



INTRODUCTION AUX PERSPECTIVES FÉMINISTES

Sophie Savard-Laroche

Que notre corps soit sexué, c'est-à-dire défini comme étant soit de sexe féminin ou soit de sexe masculin, marque notre existence de manière fondamentale. Cette division de l'humanité en deux catégories opposées influence notre identité, notre rapport aux autres et nos expériences. Nous étions encore dans le ventre de notre mère et, déjà, on s'agitait pour nous préparer une chambre rose ou bleue. Puis, durant notre petite enfance, on nous offrait des poupées ou des jeux de construction, et ensuite on nous félicitait pour notre beauté ou notre force de caractère.

Ce module propose de se pencher sur ces questions : les hommes et les femmes sont-ils et – elles fondamentalement différents¹ ? Si oui, comment expliquer ces différences ? Quelle est la portée théorique et pratique de ces réflexions, principalement celles que suscite la perspective féministe ?

Dans ce court texte introductif seront d'abord présentés le contexte historique, les rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes qui l'ont marqué et l'émergence des conceptions féministes en réaction à ce déséquilibre. Ce texte ne se veut pas une introduction aux féminismes, qui sont un vaste mouvement très diversifié, à la fois théorique et militant, qui vise l'égalité entre les hommes et les femmes. Il sera ici question d'un aperçu de deux champs d'études féministes utiles pour éclairer notre conception philosophique de l'être humain, soit les études de genre et l'épistémologie féministe.

Suivra l'exposé de deux explications courantes de la distinction entre les hommes et les femmes, soit l'essentialisme et le naturalisme. La réplique de Simone de Beauvoir permettra de mieux comprendre la perspective féministe, alors qu'elle réplique à celles-ci en essayant de montrer que les hommes et les femmes ne sont pas fondamentalement différents. Finalement, des enjeux actuels liés à la violence faite aux femmes seront brièvement abordés pour tenter de mieux les comprendre et de voir comment la conception féministe peut éclairer notre réflexion sur ces débats.

1 Il faut aussi préciser d'entrée de jeu que les réflexions actuelles sur la fluidité des genres et la remise en question de leur binarité, soit le fait de concevoir uniquement deux sexes et deux genres, nous invitent à nuancer notre manière de parler des « femmes » et des « hommes ». Pour simplifier le texte, nous conservons ces concepts, même s'il est préférable selon ce point de vue de parler « des personnes désignées femmes à la naissance » et « des personnes désignées hommes à la naissance ». De plus, lorsque nous parlons des « femmes », nous faisons référence à une catégorie sociologique générale, donc chaque femme singulière n'est pas nécessairement concernée. Nous sommes sensibles aux souffrances que certaines personnes vivent du fait de vivre dans une société qui limite les possibles quant aux identités de sexe et de genre. En espérant que l'utilisation des termes « homme » et « femme » ne soit pas source de malaise, elle est pour nous un choix pédagogique pour simplifier le texte et permettre une meilleure compréhension du propos.



1. Situer : du patriarcat naissent les pensées féministes

1.1. Le patriarcat : dans le monde des idées

Plusieurs étudiant.e.s se demandent pourquoi les auteur.rice.s qu'on leur présente dans leurs cours de philosophie au cégep sont presque tous des hommes (blancs). En effet, la production intellectuelle a longtemps été une activité exclusivement masculine, et leur pensée est marquée par la supposition que les hommes sont supérieurs aux femmes.

Dans la culture occidentale, comme dans presque toutes les autres cultures, les femmes sont en effet pensées comme étant différentes et inférieures aux hommes, notamment sur le plan intellectuel. Les philosophes de notre tradition philosophique européenne ont participé à la construction et au développement de cette idée de la supériorité masculine. La plupart d'entre eux affirment que les hommes et les femmes sont fondamentalement différents, et que les hommes sont supérieurs aux femmes. Collin, Pisier, Varikas, dans *Les femmes de Platon à Derrida*, ont analysé une soixantaine de philosophes reconnus par la tradition universitaire et ont fait ce constat :

Les *topoi* [thèmes récurrents] de l'éternel féminin, d'Aristote à Bodin et même Rousseau, et de Chrysostome et Paul à Clavin et à Knox, déclinent avec une monotonie apparente l'infériorité physique, intellectuelle ou morale des femmes. Mais, l'instabilité et le sens sans cesse réinventés de la différence des sexes révèlent la fragilité d'une telle « évidence » qui a besoin de mobiliser au fondement du pensable, l'autorité de fait. C'est l'énonciation répétitive d'un état de fait – la fonction ou la position des femmes dans l'organisation de la société, de la parenté, dans la religion ou même dans la pensée – qui produit l'effet d'invariance du sens accordé à la différence des sexes. Invariance, mais non fixité. Car son sens ne cesse de varier d'un auteur à l'autre, voire au sein de l'œuvre de l'auteur. Reposant sur la raison ou sur la foi, sur la nature des choses ou sur la nature humaine, sur la science ou sur le sens commun, sur la loi positive ou sur la coutume, cette multiplicité de sens atteste de rapports étroits entre le droit et la force qui tendent à identifier la différence de sexes à une distinction hiérarchique (Collin, Pisier, Varikas, 2011 : 15)².

En d'autres mots, une grande diversité d'arguments est mobilisée pour montrer l'évidence de la supériorité des hommes sur les femmes, alors que selon ces autrices, cette diversité révèle qu'il n'y a finalement pas d'évidence. De plus, non seulement les philosophes sont à la fois sous l'influence du contexte sexiste duquel émerge leur pensée, mais leurs idées servent aussi à justifier ce contexte inégalitaire entre les hommes et les femmes. Ainsi, étudier la conception des femmes développée par les auteurs qui forment le corpus traditionnel, c'est « essayer de comprendre comment la pensée philosophique a pu si souvent et si longtemps se développer en plaçant les femmes hors jeu ou en apportant au moins sa caution et ses ressources au dispositif de leur mise hors jeu » (*Ibid.*, p. 13).

2 Collin, F., Pisier, E. et Varikas, E. (2011). *Les Femmes de Platon à Derrida : Anthologie critique*. Dalloz.



L'analyse des conceptions sexistes des philosophes de la tradition européenne mériterait de faire l'objet d'un texte entier parce qu'on y trouve les racines lointaines d'idées qui font encore partie de notre imaginaire collectif, comme l'association des femmes aux passions et des hommes à la raison. À défaut d'une telle analyse approfondie, nous vous proposons à l'annexe 1 de nombreux extraits qui en disent long sur la conception des femmes qu'ont les philosophes.

Ces discours ont donc une très longue histoire, et ils influencent notre manière de penser. Lorsque la croyance de l'infériorité féminine devient collective, elle engendre une forme de violence que l'on peut qualifier de « symbolique »³. Ce type de violence, qui peut concerner le sexe, mais aussi la nationalité, l'origine ethnique, l'orientation sexuelle, etc. résulte de l'imposition, par le biais de l'éducation et des médias, des normes du groupe dominant sur celles des groupes dominés. Ces derniers intègrent en eux cette violence, jusqu'à en juger légitime la domination sociale qu'ils subissent.

On comprend mieux dès lors que le discours féministe, qui, au contraire, défend l'idée que les hommes et les femmes sont égaux, est une réplique à cette violence lorsqu'elle concerne la domination des hommes sur les femmes.

1.2. Le patriarcat : dans la réalité

Les discours dominants, notamment en philosophie, qui sont pratiquement unanimes quant à la supériorité masculine font écho à une réalité bien concrète dans laquelle s'observe une hiérarchie sexuelle dans la quasi-totalité des sociétés du monde. Le patriarcat, soit le système social qui accorde plus de pouvoir aux hommes, a été la norme dans presque toutes les sociétés humaines, depuis la sédentarisation au néolithique. Comme l'écrit l'historien Yuval Noah Harari dans *Sapiens : Une brève histoire de l'humanité* : « Au moins depuis la Révolution agricole, la plupart des sociétés humaines ont été des sociétés patriarcales attachant plus de prix aux hommes qu'aux femmes. Peu importait la définition que la société donnait d'un "homme" ou d'une "femme", il était toujours mieux d'être un homme »⁴.

Encore aujourd'hui, les hommes et les femmes vivent dans des conditions matérielles, culturelles et symboliques différentes. Des sciences, comme la sociologie, l'histoire et l'anthropologie, documentent ces différences. Des modèles théoriques sont développés selon une démarche scientifique pour déterminer les critères à partir desquels il est possible d'évaluer le niveau de justice ou d'égalité d'une société, par exemple le fait d'avoir le même niveau économique, le même temps à consacrer aux loisirs, le même niveau de sécurité, le même niveau de pouvoir politique, une représentation similaire (en quantité et en qualité) dans l'espace public, etc.

3 Bourdieu, P. (1998). *La domination masculine*.

4 Harari, Y. N. (2015). *Sapiens : Une brève histoire de l'humanité*. Albin Michel.



Voici, par exemple, quelques statistiques concernant la situation économique au Québec :

- En 2017, les hommes ont gagné 3,75 \$ l'heure de plus que les femmes. Pour chaque dollar gagné par les hommes, les femmes ne recevaient que 0,87 \$⁵.
- Avec le même diplôme collégial en main, une femme aura un salaire de 10 % inférieur à celui d'un homme⁶.
- Le salaire des femmes ayant un diplôme postsecondaire est équivalent au salaire des hommes n'ayant aucun diplôme.
- Au Canada, les femmes accomplissent en moyenne deux heures par jour de travail non rémunéré de plus que les hommes et elles sont responsables de 70 % des soins aux enfants.
- Seulement 25 % des cadres supérieurs dans le secteur privé sont des femmes.

Rémunération horaire moyenne selon le sexe et le niveau de scolarité, Québec, 2016

	Femme	Homme	Écart
Diplôme universitaire	30,00 \$	34,80 \$	16,0 %
Études postsecondaires	21,00 \$	24,38 \$	16,1 %
Diplôme d'études secondaires	18,00 \$	21,66 \$	20,3 %
Sans diplôme d'études secondaires	14,60 \$	18,55 \$	27,1 %

Ajoutons à cela quelques faits sur les inégalités économiques dans le monde : les femmes possèdent moins de 2 % des terres; des 1,2 milliard d'humains qui vivent avec moins de 1 \$/jour, 70 % sont des femmes, et les femmes réalisent les deux tiers des heures travaillées pour moins de 10 % du revenu mondial.

Les disparités de revenus entre les hommes et les femmes ne peuvent reposer uniquement sur des choix individuels : elles s'inscrivent dans un contexte dont les paramètres sont le résultat de choix collectifs. Au Québec et dans les économies semblables, l'écart de revenu s'explique notamment par la dévalorisation et la sous-rémunération des compétences et des tâches liées aux emplois dits « féminins », notamment dans le secteur de la santé, alors que 70 % des femmes occupent ce type d'emploi. De plus, les femmes ont davantage tendance à réduire le nombre d'heures de travail rémunéré pour accomplir plus d'heures de travail non rémunéré, surtout lié aux responsabilités familiales.

Les sciences sociales arrivent à mesurer objectivement les inégalités concrètes que subissent les femmes. La dimension économique n'est qu'une facette de ces inégalités, aussi présentes dans les sphères politique, culturelle, sexuelle, etc. (voir les exemples à l'annexe 2). Que les hommes aient historiquement bénéficié d'organisations et d'institutions sociales, dont la famille, qui leur accordent plus de pouvoir et de privilèges fait l'unanimité en sciences sociales⁷. Cependant, aucune théorie explicative sur les causes de ces disparités ne fait l'unanimité.

5 Les femmes touchent 0,87 \$ pour chaque dollar gagné par les hommes. (2019, 18 juin). Radio-Canada. <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1021160/salaire-femmes-hommes-canada-statistiques-canada-2015>.

6 Voir des données de Statistiques Canada rapportées par Radio-Canada et une entrevue avec Marie-Pier Roberge, chercheuse à l'IRIS et autrice du rapport « Salaires inégaux, à qui la faute? ». <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1029561/femmes-salaires-inferieurs-hommes-iris>.

7 Pour une enquête récente détaillée sur la question, voir Jablonka, I. (2019) *Des hommes justes : du patriarcat aux nouvelles masculinités*. Seuil.



Ainsi, du discours sur la supériorité masculine et du contexte inégalitaire entre les hommes et les femmes naît la réplique féministe. Voyons maintenant comment qualifier ce discours qui défend plutôt l'égalité entre les hommes et les femmes.

2. Caractériser le discours féministe

L'idée que les hommes et les femmes sont fondamentalement égaux est au cœur de la pensée féministe, dont les femmes n'ont évidemment pas le monopole. Nous verrons que les frontières entre les discours scientifiques et philosophiques se brouillent lorsque d'une part, des chercheuses féministes produisent des savoirs scientifiquement valides et, d'autre part, elles remettent en question l'impartialité de certains savoirs reconnus comme étant scientifiques ou universels, dans le cas de la philosophie.

2.1. Les études de genre⁸

Nées dans le monde anglo-saxon dans les années 1980, les *gender studies* sont maintenant en pleine effervescence, même dans le monde francophone, où toutes les grandes universités ont une chaire d'études sur le genre. Les études de genre constituent un domaine de recherche pluridisciplinaire très varié, mais uni par une conception commune, celle du genre comme construit social. Si nous avons choisi de présenter les études de genre comme faisant partie du discours féministe, c'est qu'il y a une parenté entre les deux. Le genre est un outil conceptuel qui a un fondement scientifique, mais il est utilisé par les personnes qui défendent l'égalité entre les hommes et les femmes pour prouver le caractère culturel, et donc modifiable, des inégalités sexuelles.

Le concept du genre découle de la distinction entre le sexe et le genre opérée en sciences sociales au cours du 20^e siècle. L'une des initiatrices de cette distinction, l'anthropologue étasunienne Margaret Mead, utilise dans ses travaux, publiés en 1935, le concept de « rôle sexué » pour mettre en évidence la dimension culturelle de la féminité et de la masculinité⁹. Elle étudie dans différentes sociétés les rôles assignés aux individus selon les sexes et les caractères qu'on leur associe pour montrer qu'une part de la masculinité et de la féminité relève de l'apprentissage et non pas de la nature.

En psychologie se développe aussi dès les années 1950, aux États-Unis, le concept des genres féminin et masculin qui se distingue des sexes féminin et masculin pour expliquer la discordance entre corps et identité que les psychologues observent chez certaines personnes. Le psychologue Robert Stoller popularise cette notion dans *Sex and Gender*, publié en 1968¹⁰.

8 Cette section tire plusieurs de ses références d'un article du magazine scientifique *Sciences Humaines*, publié le 1^{er} septembre 2011 : *Les gender studies pour les nul (-le) s.*

9 Mead, M. (1935). *Sex and Temperament in Three Primitive Societies*. Dell.

10 Stoller, R. (1968). *Sex and Gender*. Science House.



En sociologie, la chercheuse britannique Anne Oakley s'inspire de l'articulation entre culture et nature développée en 1974 par l'anthropologue français Claude Lévi-Strauss pour conceptualiser le genre comme étant la dimension culturelle qu'on associe socialement au sexe, alors que ce dernier réfère à l'élément naturel, biologique, des corps¹¹.

Aujourd'hui, le genre est devenu un concept généralement admis, qu'on pense par exemple à de grandes institutions comme l'Organisation des Nations unies (ONU), qui l'utilise comme outil d'analyse, ou l'Organisation mondiale de la Santé (OMS), qui le définit ainsi : « Par "genre", on entend les rôles qui, selon la représentation que s'en fait la société, déterminent les comportements, les activités, les attentes et les chances considérés comme adéquats pour tout un chacun dans un contexte socioculturel donné. Ce terme désigne aussi les relations entre personnes et la répartition du pouvoir dans ces relations »¹².

Les bases de la distinction entre le genre social et le sexe biologique sont alors jetées, et le champ de recherche qui en découle, les études de genre, connaît encore plusieurs développements. Outil conceptuel utilisé par des personnes chercheuses de nombreuses disciplines qui travaillent sur les rapports entre hommes et femmes, le genre n'est pourtant pas un concept unifié et figé. De nouvelles perspectives sont particulièrement discutées aujourd'hui, notamment par les théoricien.ne.s décoloniaux qui réfléchissent à la « colonialité du genre ». Ce concept, proposé d'abord par la philosophe argentine Maria Lugones et inspiré du concept de « colonialité du pouvoir » d'Anibal Quijano, met en lumière comment la construction sociale du « genre » est entrelacée avec la construction sociale de la « race »¹³. On postule aussi que le sexe ne serait pas une simple donnée biologique : il aurait lui aussi une dimension culturelle. La philosophe américaine Judith Butler, associée aux études queer, est emblématique du débat sur la remise en question du sexe comme fait biologique. Les théoricien.ne.s queer ne nient pas la réalité du sexe ni celle du dimorphisme sexuel en tant que résultat du processus évolutif, mais tentent plutôt de montrer que tout ce qu'on peut vouloir dire sur le sexe contient déjà une affirmation sur le genre¹⁴.

11 Sur la naturalisation des femmes, voir aussi Ortner, S. (1974). Is female to male as culture is to nature?, dans M. Zimbalist Ronaldo et L. Lamphere. L. (dir.). *Woman, Culture, and Society*. Stanford University Press.

12 Pour des explications sur le genre et son lien avec les injustices en santé, voir cette page de l'OMS : « Genre et santé », <https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/gender>

13 Lugones, M. (2019). La colonialité du genre. *Les cahiers du CEDREF*, 23, 46-89. <https://doi.org/10.4000/cedref.1196>. Quijano, A. (2007). « Race » et colonialité du pouvoir. *Mouvements*, 51(3), 111-118. <https://doi.org/10.3917/mouv.051.0111> Voir les modules du Projet Atopos sur les perspectives décoloniales <https://atopos.ccdmd.qc.ca/modules/perspectives-de-coloniales/> et les perspectives antiracistes <https://atopos.ccdmd.qc.ca/modules/perspectives-antiracistes/>.

14 Le sexe est toujours déjà construit, produit par des relations de pouvoir, et le corps est conçu comme l'effet réel des régulations sociales et des assignations normatives.

Butler, J. 2005 (1990). *Gender trouble: Feminism and the subversion of identity*. Routledge. (paru en traduction française [Cynthia Kraus] en 2005 chez Gallimard sous le titre *Trouble dans le genre, le féminisme et la subversion de l'identité*).

On a inventé le concept de la « sexuation des corps » pour parler des diverses modalités d'affectuation, tant discursives que matérielles, qui consiste à intervenir pour créer des corps masculins ou féminins.

Dorlin, E. (2006). *Pour une épistémologie historique du sexe*. *ARABEN*, 3, 8-19.

Des différences sexuelles de la biologie se révèlent être des différences de genre et la nature se fond alors dans la culture. Laqueur, T. (1990). *Making sex: Body and gender from the Greeks to Freud*. Harvard University Press. (paru en traduction française [Thomas Gautier] en 1992 chez Gallimard sous le titre *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*).

2.1.1. Critiques contre les études de genre

Le genre ne fait pas l'unanimité, surtout en France¹⁵ et, dans une moindre mesure, au Canada¹⁶, où les opposants à cette notion utilisent l'expression « théorie du genre » pour en contester la scientificité. Ils croient que les différences entre les hommes et les femmes relèvent de la nature, et non pas de la culture, et que défendre le contraire a une visée idéologique. On accuse les personnes chercheuses qui utilisent cette « théorie » d'être en fait des militantes qui font la promotion du principe d'égalité entre les hommes et les femmes.

La tension entre la posture naturaliste, à savoir que les origines des différences entre les hommes et les femmes sont dans la nature, et le discours constructiviste, à savoir que ces différences découlent de la culture, met en évidence le danger de confondre les démarches scientifique et philosophique. En effet, si les différences entre les hommes et les femmes sont d'origine culturelle, elles sont donc modifiables et l'égalité entre les sexes est possible. Au contraire, si les différences sont d'origine naturelle, les inégalités sont justifiables et inévitables. Ainsi, ces observations scientifiques peuvent être lourdes de conséquences sur les plans social et philosophique.

Un autre argument utilisé contre la « théorie du genre » est plus problématique : si la différence entre les hommes et les femmes repose en partie sur la culture, cela est souhaitable pour le bien de la société¹⁷. On accuse alors les personnes chercheuses qui utilisent cette « théorie » de menacer les fondements de la société traditionnelle. Pourtant, reconnaître que la différence entre les hommes et les femmes est en partie culturelle est un aveu qu'on peut qualifier de contradictoire, puisque cela prouve que le genre, comme construit social, existe bel et bien. À savoir s'il est souhaitable ou non, cela relève du débat philosophique plutôt que de la science.

D'ailleurs, d'un point de vue philosophique, la distinction entre sexe et genre s'inscrit dans les réflexions plus larges sur l'opposition entre la nature et la culture et ouvre sur les thèmes de la liberté et du déterminisme.

15 Pour un aperçu des débats autour du genre, voir cet article de *Le Monde* : « Masculin-féminin : cinq idées reçues sur les études de genre », https://www.lemonde.fr/societe/article/2013/05/25/masculin-feminin-cinq-idees-recues-sur-les-etudes-de-genre_3174157_3224.html.

16 La critique de « la théorie du genre » a fait l'actualité au Canada en novembre 2018, lorsque le parti progressiste-conservateur de l'Ontario a adopté une résolution visant à définir l'identité de genre comme une « théorie libérale non scientifique et controversée ». Il souhaitait ainsi retirer cette notion du curriculum, qui avait été élaboré par le gouvernement libéral précédent. Voir <https://www.ledevoir.com/societe/541692/l-ontario-en-voie-d-evacuer-l-identite-de-genre-des-ecoles>.

17 Pour une critique québécoise du genre, qui défend d'ailleurs à la fois un point de vue naturaliste et une justification des normes sociales, voir le texte de Mathieu Bock-Côté « La désincarnation du monde : réflexions sur la théorie du genre, qui apparemment, n'existe pas », dans *Le Nouveau Régime : essais sur les enjeux démocratiques actuels*, publié en 2017.

2.2. L'épistémologie féministe

Maintenant que nous comprenons mieux ce qu'est le genre, un concept clé de la perspective féministe, voyons maintenant un champ d'étude philosophique spécifiquement féministe, l'épistémologie féministe. Elle nous permettra de saisir un peu mieux les enjeux liés au fait même de réfléchir à l'être humain et de tenter d'en proposer une conception. En effet, l'épistémologie constitue ce domaine de la philosophie qui réfléchit à nos manières de connaître et de développer des savoirs, en philosophie comme en science. Plusieurs courants caractérisent ce domaine, dont l'épistémologie féministe, qui peut être située au prolongement de l'épistémologie historique et qui s'inscrit dans le plus vaste courant que constitue l'épistémologie sociale.

Lorsque Ludwik Fleck, médecin polonais, publie la version originale allemande de *Genèse et développement d'un fait scientifique*, en 1935¹⁸, il ouvre la voie à l'épistémologie historique en montrant comment le développement des sciences ne se fait pas à l'écart de la société. Les scientifiques sont toujours en relation avec le « monde extérieur », et cette relation en est une d'influence. L'acte cognitif ne se résume pas à une relation entre le sujet et l'objet : il est influencé par l'état du savoir actuel et par le contexte dans lequel le ou la scientifique se trouve.

En épistémologie sociale, les connaissances ont une dimension collective, et elles ne reposent donc pas uniquement sur une justification individuelle. Ce courant vise plus précisément à montrer que nos croyances et nos connaissances ne dépendent pas seulement des éléments de preuve en notre possession, mais bien plus de nos interactions sociales, des groupes auxquels nous appartenons ou encore des institutions qui nous ont construit socialement.

À partir du moment où l'on admet que des croyances présentes dans la société influencent nos connaissances, et sachant que des croyances sur les sexes et les genres existent dans toutes les sociétés, il est logique de prétendre que ces croyances se reflètent elles aussi dans les connaissances. Voilà un postulat défendu par l'épistémologie féministe, vaste domaine de recherche en épistémologie sociale, qui cherche à démontrer que les fondements de la science et de la philosophie sont saturés d'histoire et de valeurs sexistes.

La théorie du *standpoint* est une proposition importante de l'épistémologie féministe, d'abord élaborée par la philosophe étasunienne Nancy Hartsock. Dans le prolongement des idées des « points de vue » chez le philosophe Friedrich Hegel (maître/esclave) et de Karl Marx (prolétaire/bourgeois), elle applique le principe selon lequel notre point de vue influence notre conception du monde, mais cette fois, selon la position homme/femme. En fait, le *standpoint*, que l'on peut traduire par « positionnement », fait référence au point de vue des personnes connaissantes en vertu de leur « positionnement » social, « racial », de sexe et de genre¹⁹.

18 Fleck, L. (2005). *Genèse et développement d'un fait scientifique*. Les Belles Lettres.

19 L'idée du point de vue situé est au cœur des épistémologies du Sud, qui réfléchissent non seulement au caractère androcentré (point de vue des hommes) des savoirs, mais aussi au caractère eurocentré (point de vue européen) des savoirs. Voir le module du Projet Atopos sur les perspectives décoloniales.



La philosophe Sandra Harding développe cette théorie du *standpoint* en y ajoutant le concept de « l'objectivité forte », selon lequel il faut multiplier les points de vue pour avoir une vision plus juste de la réalité, l'objectivité étant le produit de plusieurs subjectivités. Cette posture met en évidence l'importance, pour obtenir une plus grande objectivité, de donner la voix aux personnes historiquement exclues de la production et de la diffusion des savoirs, et de remettre en question les savoirs produits dans un contexte d'inégalité.

2.2.1. Critique de la philosophie

Une question épistémologique se pose alors : peut-on penser « l'universel », comme le prétend la philosophie, lorsque nous sommes situés ? Notre manière d'être et de penser est influencée par la place que nous occupons dans le monde, liée à notre culture, à notre époque, à notre classe sociale, à notre sexe, etc. Le point de vue induit des biais, c'est-à-dire que les savoirs sont influencés par les personnes qui les produisent. Étant donné que « dès l'origine de la philosophie, les femmes en ont été exclues » (Loroux, p.23)²⁰, nous pouvons douter de son universalité. Les conceptions philosophiques de l'être humain de la tradition européenne sont produites par des hommes qui appartiennent à des sociétés inégalitaires, notamment sexistes, et qui sont souvent aveugles aux privilèges qu'un tel contexte leur confère. En effet, si l'on conçoit le privilège comme l'absence d'obstacles, il apparaît difficile de prendre conscience des éléments qui facilitent notre vie. Ainsi, une femme blanche peut avoir du mal à prendre la mesure des avantages qu'elle a (sur les plans économique, politique, symbolique, etc.) en comparaison à une personne noire ou autochtone, ou un homme en comparaison à une femme.

Non seulement la plupart des philosophes ignorent leur privilège, mais ils ont aussi tendance à négliger l'influence que leur situation a sur leurs idées. « *Le sujet philosophant se définit implicitement comme sujet masculin, mais exempté dans le même temps de sa partialité d'être sexué* » (Collin, Pisier, Varikas, 2011, p.4). En d'autres mots, on prétend que « l'être humain » est un homme, d'où d'ailleurs l'expression « Homme » qui en serait un synonyme universel, neutre et sans sexe. On a d'ailleurs observé dans les textes de notre tradition philosophique que cette universalisation des hommes doit être sans cesse justifiée par différents arguments.

Étrange ambivalence de celui qui pense en affirmant la transcendance de la pensée par rapport à la particularité du sujet pensant – en l'occurrence la particularité sexuée – et qui demeure commandé par elle à tel point que le travail de la vérité se double constamment d'un montage défensif. Ainsi, la confrontation de l'élaboration philosophique avec le statut sexué du sujet dans sa constitution même renvoie-t-elle avec insistance à la question « qu'appelle-t-on penser ? » et plus précisément « qui pense quand je pense ? (Collin, Pisier, Varikas, 2011, p.13)

20 Loroux, N. (1981). *Les enfants d'Athéna : idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*. Maspero.



Cette caractéristique du discours philosophique est révélatrice de son androcentrisme, c'est-à-dire le fait qu'on y envisage le monde du point de vue des hommes. Puisque « *l'homme* » est considéré comme *l'universel*, « *la femme* » est conçue comme le particulier, comme cette « autre du sujet » posée comme objet d'analyse. « La question de la sexualisation se présente toujours dans les textes comme une question de femmes, portant sur les femmes. Cette identification du sexe aux femmes renvoie au statut du sujet pensant et philosophe dont elle éclaire la position masculine » (*Ibid.*).

L'épistémologie féministe remet en doute donc les fondements mêmes de la tradition philosophique, alors que la position du sujet pensant, entre autres liée à son sexe, ébranle ses prétentions à l'universel.

De plus, un nouveau concept a fait récemment son apparition en philosophie, soit « l'injustice épistémique », pour désigner les inégalités relatives à la capacité d'obtenir le statut de personne fiable et compétente en matière de production et de transmission des connaissances²¹. Les femmes, mais aussi d'autres groupes de personnes comme les personnes autochtones et les personnes noires, subissent encore aujourd'hui l'héritage historique de ce type d'injustice²².

3. Comparer : essentialisme, naturalisme et une réplique féministe

Nous avons vu qu'objectivement, les humains ont vécu et vivent encore dans une réalité qui privilégie les personnes désignées comme hommes alors que l'idée de la supériorité masculine se déploie dans la dimension symbolique des cultures. Voyons maintenant trois pistes explicatives de ces inégalités. D'abord, l'approche essentialiste, selon laquelle nous avons une essence féminine ou une essence masculine, donc une nature fondamentalement différente. Ensuite, l'approche naturaliste, selon laquelle c'est la nature qui a rendu les hommes et les femmes fondamentalement différents. Pour les tenants de ces deux approches, il est donc inévitable que l'organisation sociale reflète ces différences. Enfin, l'approche féministe, associée au constructivisme social, qualifie ces différences de culturelles, c'est-à-dire qu'elles relèvent des discours et du fonctionnement des institutions, comme l'État ou la famille, et de nombreuses normes informelles qui sont transmises par la culture et qui agissent pour créer un contexte défavorable aux femmes. En ce sens, on pourrait atteindre l'égalité en modifiant la culture et les structures sociales, notamment par l'éducation et la socialisation des jeunes.

21 Voir la philosophe Miranda Fricker, qui décrit deux sortes d'injustice épistémique : l'injustice testimoniale et l'injustice herméneutique. Résumé ici par Piotr Lichacz : « L'injustice testimoniale apparaît lorsque, à cause d'un préjugé, celui qui écoute diminue la crédibilité de celui qui parle. L'injustice herméneutique apparaît lorsque l'insuffisance d'outils interprétatifs réduit quelqu'un à une position défavorable dans ses capacités de comprendre, de juger et d'exprimer sa propre expérience sociale. Un des nombreux exemples donnés par Fricker de la première espèce d'injustice est lorsque la police ne vous croit pas parce que vous êtes noir (sous-entendu le préjugé que tous les noirs mentent); un exemple de la deuxième espèce peut être le cas où vous souffrez d'un harcèlement sexuel dans une culture qui n'a pas encore ce concept critique (et vous ne savez pas vous défendre, vous exprimer, dire ce qui ne va pas, vous ne pouvez pas nommer cette expérience et l'appeler injuste) ». Fricker, M. (2007). *Epistemic Injustice. Power and the Ethics of Knowing*. Oxford.

22 Voir le module du projet Atopos sur les perspectives décoloniales <https://atopos.ccdmd.qc.ca/modules/perspectives-de-coloniales/> et les perspectives antiracistes <https://atopos.ccdmd.qc.ca/modules/perspectives-antiracistes/>.

3.1. L'essentialisme : avoir une nature différente

Dans le langage courant, on évoque parfois « l'homme » et « la femme », présupposant ainsi qu'il existe une distinction si fondamentale entre les deux sexes que nous puissions leur apposer une étiquette singulière. L'essentialisme conçoit chaque être comme possédant une essence qui détermine ce qu'il est fondamentalement. On entend par essence une qualité nécessaire et constante, un modèle immuable et universel commun qui lie ensemble une diversité d'éléments. On peut penser, par exemple, à la philosophie de Platon, qui avançait l'existence des « idées », c'est-à-dire une sorte de « plan » sur lequel se modelaient tous les individus d'une même espèce. Ainsi, mère Teresa, Marilyn Monroe, Rosa Parks et Marie Curie, malgré toutes leurs différences physiques, culturelles, psychologiques, etc., correspondraient à la même idée de « femme ».

Selon cette perspective, l'homme et la femme ont respectivement une essence sexuelle distincte qui détermine leur identité. Les essences sexuelles sont caractérisées par des qualités mutuellement exclusives, qui ont varié selon les époques et les cultures. Dans notre tradition, on dira que le féminin se définit comme étant passif, doux, lié aux émotions et à la nature, alors que le masculin est défini comme étant actif, agressif, lié aux idées et à la culture. Cette conception implique donc une notion de complémentarité, l'homme et la femme ayant été créés pour former une association harmonieuse.

L'essentialisme se déploie sous différentes formes et dans plusieurs conceptions philosophiques, religieuses, spirituelles. Dans toutes les grandes religions monothéistes, Dieu a créé les essences masculine et féminine et octroyé aux hommes les avantages de cette distinction. Encore aujourd'hui, les institutions religieuses patriarcales perpétuent des inégalités en défaveur des femmes, notamment par le mariage religieux, lequel garantit la soumission des femmes à leur époux. Par contre, il faut souligner que des courants féministes religieux défendent la cohérence entre l'essentialisme religieux et le féminisme²³.

Pour ce qui est des philosophies dominantes de notre tradition européenne, elles sont marquées de cette croyance selon laquelle les hommes et les femmes ont une nature fondamentalement différente. « L'homme » est associé à la pensée rationnelle, à la culture et, donc, à la philosophie. « La femme » est associée aux passions et à la nature, et est exclue de la production des savoirs. Comme il est mentionné précédemment, au sein même des pensées que les philosophes élaborent, les femmes sont souvent exclues de leur conception de « l'être humain », étant trop près de la nature pour être totalement incluses dans l'idée d'humanité²⁴.

Les théories essentialistes ont donc toutes en commun la volonté de démontrer que l'homme et la femme possèdent une nature distincte et qu'une relation hiérarchique en faveur du groupe des hommes en est un corollaire.

23 Zahra, A. (2012). *Féminismes islamiques*. La fabrique.

24 « Les grands penseurs de l'égalité, Jean-Jacques Rousseau, Kant, Proudhon, pour ne nommer qu'eux, sont tous misogynes », mots de l'historien Ivan Jablonka, en entrevue à la radio de Radio-Canada, le 3 octobre 2019, <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/plus-on-est-de-fous-plus-on-lit/segments/chronique/136617/ivan-jablonka>.



3.2. Naturalisme : la nature crée la différence

Le fait de considérer que chaque corps sexué appartient à l'une ou l'autre des catégories « homme » ou « femme » a donné lieu à une autre assise de la distinction des sexes qui diffère de l'idée de l'essence fondamentale, mais qui mène pourtant à la même conclusion. Les hommes et les femmes sont fondamentalement différents parce que la nature les a ainsi créés. Si les différences proviennent de l'anatomie des corps sexués, elles s'étendent à toute la personne, jusqu'au fonctionnement de son cerveau. Les hommes et les femmes, parce qu'ils et elles appartiennent à l'un des deux pôles du sexe biologique, ont des attitudes, des comportements, des manières de penser différentes selon les mêmes catégories mutuellement exclusives que dans l'essentialisme. Cette conception est notamment ancrée dans la croyance selon laquelle le cerveau a un sexe et les hommes et les femmes pensent donc selon leur sexe²⁵. Des composantes biologiques distinctes mènent donc inévitablement les hommes et les femmes à avoir des comportements sociaux différents.

La naturalisation des différences s'est accentuée au début du 19^e siècle, mais on en trouve des traces plus anciennes, et elle est bien présente encore aujourd'hui. La théorie de l'évolution, selon laquelle les différences biologiques entre les hommes et les femmes sont le résultat de l'évolution à des fins de survie et de reproduction, a été utilisée pour naturaliser les différences sexuelles. Les différences comportementales et sociales entre les hommes et les femmes, qu'on peut concevoir comme complémentaires, auraient une fonction reproductive, poussant hommes et femmes à s'unir et à se reproduire. D'ailleurs, les fonctions reproductrices des femmes ont été considérées comme à ce point fondamentales qu'elles pourraient à elles seules justifier les inégalités passées et présentes entre les hommes et les femmes. Une croyance populaire veut que le destin des femmes soit fixé par le fait qu'elles portent la vie et allaitent les bébés²⁶.

25 Toutefois, comme le démontre la neurobiologiste Catherine Vidal, ce type de discours tient parfois davantage de la pseudoscience ou d'une compréhension non exhaustive du fonctionnement du cerveau. La scientifique a écrit plusieurs ouvrages sur le sujet, voir *Nos cerveaux, tous pareils tous différents. Le sexe du cerveau : au-delà des préjugés*, publié en 2015. Plusieurs vidéos dans lesquelles elle présente les résultats de ses recherches sont disponibles en ligne. Voir <https://www.youtube.com/watch?v=jafctBvEKsl>.

26 Nombreuses sont les autrices qui ont plutôt montré le caractère politique de la reproduction, par opposition à l'idée qu'elle ne serait que naturelle. Elles ont montré que la famille, qu'on nous présente comme « naturelle », permet en fait qu'on s'approprie le travail domestique et reproductif des femmes, et les femmes elles-mêmes. Par exemple, la sociologue Louise Vandelac écrit que non seulement la société patriarcale repose sur l'appropriation de la production-reproduction de l'espèce, cette reproduction est indissociable des femmes elles-mêmes, « contrôlées et appropriées dans leur corps-temps-espace-mobilité » (Louise Vandelac. (1981). « Et si le travail tombait enceinte ??? : essai féministe sur le concept du travail », dans *Sociologie et sociétés*, vol. 13, no 2, p.72). On peut aussi mentionner le travail de l'anthropologue Gayle Rubin, qui retrace dans l'histoire le rôle de la marchandisation des femmes à marier qui étaient échangées entre familles et clans selon les alliances (Rubin, G. [1975]. *The traffic of women*. Dans R. R. Reiter [dir.]. *Toward an anthropology of women*. Monthly Review Press.) Les mariages arrangés sont encore réalité : quelque 15 millions de fillettes sont mariées chaque année dans le monde, et plus de 700 millions de jeunes femmes sont mariées de force avant l'âge de 18 ans. Elles sont vendues et traitées comme des objets à la disposition de leur mari (<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/694998/mariage-fillettes-resolution-onu>).

Que l'on postule que la cause des différences entre l'homme et la femme repose sur l'ADN, les hormones, le cerveau ou l'anatomie, on en revient à dire que notre destin est fixé par notre corps. L'essentialisme et le naturalisme prennent donc des chemins différents pour arriver à la même conclusion, à savoir que les hommes et les femmes sont fondamentalement différents et que les inégalités entre les sexes sont inévitables.

3.3. Réplique féministe : Simone de Beauvoir

Contre l'essentialisme et le naturalisme, la plus célèbre réplique est celle de la philosophe Simone de Beauvoir, dans *Le deuxième sexe*, paru en 1949. La femme est le deuxième sexe parce que, selon l'autrice, l'homme se considère comme « l'absolu », « l'universel », alors que la femme est un être « relatif », « l'autre ». « La femme se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui-ci par rapport à elle; elle est l'inessentiel en face de l'essentiel. Il est le sujet, il est l'Absolu : elle est l'Autre » (Beauvoir, 1949, p. 20). Suivant une tendance de la conscience à raisonner par dichotomie, l'homme a inventé ce qu'est « une femme » par opposition aux qualités qu'il s'attribue en tant qu'« homme ». Beauvoir déplore donc ce qu'elle nomme le mythe de « l'éternel féminin », qui se décline en plusieurs archétypes tels que le mythe de la mère, de la vierge ou de la mère patrie, et qui crée un idéal féminin jamais atteint par les femmes singulières réelles. Elle critique non seulement le contenu de cet idéal, mais aussi le principe sous-jacent qui consiste à attribuer une essence féminine aux femmes. Beauvoir est une philosophe existentialiste : selon elle les femmes sont libres de déterminer leur existence puisqu'elles n'ont pas d'essence immuable. « La femme n'est pas une réalité figée, mais un devenir » (*Ibid.*, p. 72). D'ailleurs, la domination masculine ne détruit pas la liberté des femmes, mais elle tente d'objectiver les femmes, d'en faire des objets.

Elle admet qu'il existe des différences biologiques (grossesse, allaitement, menstruations) qui contribuent à la différence entre l'homme et la femme, mais ces différences biologiques sont toujours interprétées d'un point de vue partial, celui de l'homme. L'humanité ne peut être réduite à une espèce animale; elle est caractérisée par la culture et c'est en elle que se joue davantage le sort des femmes.

Sa célèbre affirmation « On ne naît pas femme, on le devient » illustre son idée selon laquelle les femmes n'ont ni une essence féminine à la naissance ni un corps qui détermine leur destin, mais, plutôt, elles se construisent une identité féminine résultant d'un endoctrinement social. Beauvoir retrace les grandes étapes de l'éducation de la femme depuis son enfance, en montrant comment les femmes sont forcées d'abandonner leurs aspirations à une subjectivité authentique au profit d'une acceptation d'un rôle « passif » et « aliéné », laissant à l'homme le rôle actif et subjectif. Voici un extrait de *Le deuxième sexe* à ce propos :

Ainsi, la passivité qui caractérisera essentiellement la femme « féminine » est un trait qui se développe en elle dès ses premières années. Mais il est faux de prétendre que c'est là une donnée biologique; en vérité, c'est un destin qui lui est imposé par ses éducateurs et par la société. L'immense chance du garçon, c'est que sa manière d'exister pour autrui l'encourage à se poser pour soi. Il fait l'apprentissage de son existence comme libre mouvement vers le monde; il rivalise de dureté et d'indépendance avec les autres garçons, il méprise les filles. Grimant aux arbres, se battant avec des camarades, les affrontant



dans des jeux violents, il saisit son corps comme un moyen de dominer la nature et un instrument de combat; il s'enorgueillit de ses muscles comme de son sexe; à travers jeux, sports, luttes, défis, épreuves, il trouve un emploi équilibré de ses forces; en même temps, il connaît les leçons sévères de la violence; il apprend à encaisser les coups, à mépriser la douleur, à refuser les larmes du premier âge. Il entreprend, il invente, il ose²⁷.

Les idées de Simone de Beauvoir ont marqué le développement des pensées féministes et on s'en inspire encore pour penser la tension entre les différences, liées aux corps ou aux cultures, et l'égalité²⁸.

4. Enjeu actuel : les violences faites aux femmes

4.1. La lutte et les mouvements contre les violences sexistes

Au-delà de tous les discours sur la différence des sexes, qui génère en soi une violence symbolique pour celles qui sont considérées comme inférieures, selon la perspective féministe, il ne faut surtout pas négliger le fait que des femmes subissent de la violence sexiste bien réelle. D'ailleurs, il existe maintenant partout dans le monde des groupes féministes qui dénoncent cette violence, font de la prévention et offrent leur soutien aux victimes. En effet, le féminisme ne se définit pas uniquement par des théories : il désigne aussi un mouvement social impliqué dans la lutte contre les injustices envers les femmes et pour l'égalité entre les femmes et les hommes. Voici comment on peut définir le fait d'être féministe : « Être féministe, c'est exiger et soutenir d'abord et avant tout l'égalité entre les femmes et les hommes en prônant l'égalité de fait; reconnaître la capacité des femmes à déterminer leurs luttes et à contribuer à leur émancipation; agir collectivement pour que cesse toute situation de discrimination et de violence systémique envers les femmes » (Surprenant, 2015)²⁹.

Violences sexistes, violences genrées, violence basée sur le genre ou violences envers les femmes : toutes ces expressions désignent la force et le pouvoir qu'on exerce sur les personnes désignées comme femmes pour les contraindre et les dominer. Toute personne subit et exerce de la violence à un moment ou un autre de sa vie, mais ce qui nous intéresse ici, c'est le phénomène social qui englobe les diverses manifestations

27 Extrait disponible sur le site des classiques de sciences sociales de l'Université du Québec à Chicoutimi, de Beauvoir, S. (1949). *Le Deuxième sexe : L'expérience vécue (tome 2)*. Gallimard : http://classiques.uqac.ca/collection_methodologie/beauvoir_simone_de/categories_soc_sexe/categories_soc_sexe_texte.html

28 Voir le texte de Carole Dely, *Depuis le temps où Beauvoir nous écrit* : <http://sens-public.org/article789.html#sdfootnote22anc>

29 Surprenant, M-È. (2015). *Manuel de résistance féministe*. Les éditions du remue-ménage.



de violence que subissent les femmes en tant que femmes³⁰. « Certains groupes, dont les femmes, sont davantage exposés au pouvoir des groupes dominants et à la violence qui y est associée tout au long de leur vie »³¹. Les féministes parlent de « violence systémique » pour justement mettre en lumière qu'elle est un phénomène social et qu'elle est produite par une société régie par des normes sociales, des institutions et des règles formelles et informelles qui rendent les femmes susceptibles de vivre de la violence. « Naître une femme est encore aujourd'hui une malédiction », comme en témoigne l'enquête internationale menée en 2018 par Dominique Sigaud sur la violence faite aux filles³².

4.1.1. Des faits sur les violences faites aux femmes

Les formes de violence auxquelles sont exposées les femmes vont des micro-agressions quotidiennes au meurtre. Voici quelques exemples de violences que des femmes subissent parce qu'elles sont des femmes :

- Foeticide (avortement de la mère quand on sait que le bébé est de sexe féminin), infanticide (meurtre des bébés filles à la naissance) et abandons sexospécifiques (lesquels restent préoccupants dans au moins quatre pays : l'Inde, la Chine, le Pakistan et le Bangladesh. Il manquerait 163 millions de femmes en Asie en raison de ces pratiques d'élimination des filles à cause de leur sexe³³).
- Excision et autres mutilations sexuelles : elles touchent plus de 200 millions de femmes selon l'ONU³⁴.
- Viol comme arme de guerre : par exemple, plus de 500 000 femmes et filles ont été violées dans la région des Grands Lacs en Afrique depuis 15 ans, selon l'ONU³⁵.

30 Pour identifier si une manifestation de violence envers une femme est une violence genrée, nous pouvons nous poser la question suivante : « Si cette personne était un homme, aurait-elle subi cette violence », et si nous répondons par l'affirmative, alors ce n'est pas une violence subie par une femme en tant que femme. La réponse est évidente dans le cas des violences sexuelles, mais parfois il y a matière à débat, notamment concernant les violences économiques.

Les hommes peuvent aussi subir de la violence genrée, particulièrement ceux qui ne correspondent pas aux stéréotypes masculins et hétéronormatifs (Auclair, Suelves Ezquerro et Tanguay, 2019). Cependant, cette violence n'est pas symétrique à celle vécue par toutes les femmes, qui sont les perdantes d'un système de normes sociales qui dévalorisent le féminin et d'institutions, de règles et d'organisations qui contribuent au fait que les hommes ont plus de privilèges que les femmes.

31 Auclair, I., Suelves Ezquerro, L. et Tanguay, D. (dir.). (2019). *Violences genrées. Enjeux et résistances*. Presses de l'Université Laval.

32 Voir cet entretien avec Dominique Sigaud réalisé par TV5 Monde : <https://information.tv5monde.com/terriennes/journee-internationale-des-filles-naitre-fille-la-malediction-qui-perdure-320830>
<https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/penelope/segments/entrevue/137765/violences-filles-droits-egalite-monde>

33 Voir le livre de la journaliste Bénédicte Manier, *Quand les femmes auront disparu, L'élimination des filles en Inde et en Asie*, paru aux éditions La découverte/Poche en 2008.

34 Voir sur le site de l'ONU, « Quelques faits et chiffres : la violence à l'égard des femmes et des filles », <https://www.unwomen.org/fr/what-we-do/ending-violence-against-women/facts-and-figures#notes>

35 Voir sur le site de l'École de politique appliquée de l'Université de Sherbrooke, le texte *Le viol : arme de guerre*, <http://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMAAnalyse?codeAnalyse=1300>.



- Mariage précoce et forcé : 15 millions de fillettes sont mariées chaque année dans le monde et plus de 700 millions de jeunes femmes sont mariées de force avant l'âge de 18 ans³⁶.
- Traite des femmes pour la prostitution : Des millions de victimes dans le monde, et même ici au Canada, alors que 90 % des femmes victimes de la traite sont des Canadiennes, dont 30 à 50 % sont des femmes autochtones³⁷.
- Agressions sexuelles : Au Canada, le tiers des femmes en sera victime au moins une fois dans sa vie. Depuis l'émergence du mouvement #MoiAussi, on y observe également une augmentation des dénonciations à la police, qui ont passé de 59 à 74 par jour³⁸.
- Violence conjugale : Selon une étude rapportée par l'ONU, 70 % des femmes ont été victimes de violences physiques ou sexuelles perpétrées par un partenaire intime au cours de leur vie.³⁹ Au Québec, en 2015, les services de police ont enregistré 19 406 infractions contre la personne commises dans un contexte conjugal⁴⁰.
- Meurtre conjugal : Chaque jour dans le monde, une moyenne de 137 femmes sont tuées par un proche, dont plus d'un tiers (environ 30 000 au total) par un conjoint ou ex-conjoint⁴¹. Au Canada, pas moins de 148 femmes et filles ont été tuées en 2018, soit l'équivalent d'une victime tous les deux jours et demi, et 53 % des meurtriers présumés étaient en couple avec la victime. Les femmes et les filles autochtones comptaient pour 36 % des victimes, alors qu'elles ne représentent que 5 % de la population⁴². Au Québec, chaque année, c'est une douzaine de femmes qui sont tuées par leur conjoint ou ex-conjoint.

36 Voir cet article sur le site de Radio-Canada, Premier pas à l'ONU pour interdire le mariage des fillettes : <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/694998/mariage-fillettes-resolution-onu>

37 Voir cet article sur le site de Radio-Canada, Quelle est l'ampleur de la traite des personnes dans le monde? La réponse en carte : <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1013530/ampleur-traite-personnes-esclavage-monde-carte>

38 Voir les données de Statistique Canada mises en tableaux, *Avant et après le mouvement #MoiAussi : Aperçu des agressions sexuelles déclarées par la police au Canada* : <https://www150.statcan.gc.ca/n1/pub/11-627-m/11-627-m2018036-fra.htm>

39 Voir <https://www.unwomen.org/fr/what-we-do/ending-violence-against-women/facts-and-figures#notes>

40 Voir <https://www.securitepublique.gouv.qc.ca/police/publications-et-statistiques/statistiques/violence-conjugale/2015/en-ligne.html>.

41 Voir sur le site de l'ONU, le texte *Quelques faits et chiffres : la violence à l'égard des femmes et des filles* : <https://www.unwomen.org/fr/what-we-do/ending-violence-against-women/facts-and-figures#notes>.

42 Voir sur le site de Radio-Canada, l'article *Une femme ou une fillette tuée tous les deux jours et demi au Canada* : <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1149971/meurtre-femmes-feminicide-canada-2018-etude>.



4.1.2. Ces violences sous l'angle de la perspective féministe

Encore aujourd'hui, au Québec, le viol conjugal et le meurtre conjugal sont des phénomènes sociaux, et non pas des phénomènes isolés. Les féministes dénoncent le traitement journalistique de ces drames, qui fait en sorte que l'ampleur en est banalisée et que nous avons du mal à les envisager comme des drames de domination masculine. C'est ce que dénoncent les signataires d'une lettre d'opinion publiée dans *Le Soleil* le 17 avril 2017, « Le meurtre d'une femme n'est pas un drame familial », dont voici un extrait :

Chère société, nous pensons qu'il est temps de changer nos pratiques et d'établir un nouveau contrat social avec toi. Nous voulons te proposer de bannir trois expressions de ton langage. Juste trois, pour l'instant, et on pense que tu peux y arriver. Les voici : « crime passionnel », « drame familial » et « il a perdu le contrôle ».

Le choix des mots est important lorsqu'on parle d'enjeu social et il faut nommer les choses par ce qu'elles sont : « un meurtre conjugal ». Car non, il ne s'agit pas d'un drame et utiliser ce terme rend invisible le geste posé et banalise la violence conjugale. L'utilisation de l'expression « crime passionnel » met de l'avant l'idée que la passion mène au meurtre. Rappelons que ce n'est pas la passion, ni l'amour qui tue, mais bien le meurtrier. Tuer sa conjointe ou ses enfants est un acte de violence inouïe qui se doit d'être nommé et dénoncé⁴³.

La perspective féministe utilise une approche intersectionnelle pour mieux comprendre ces violences. En effet, comme toutes les inégalités que vivent les femmes, ces violences affectent de manière particulière les personnes soumises à d'autres formes d'injustices systémiques. Par exemple, une femme autochtone au Canada subira de la violence en tant que femme et aussi en tant qu'autochtone, puisque les autochtones sont victimes de racisme. On qualifie ces discriminations de « systémiques », puisqu'elles sont inscrites dans l'organisation sociale. Elles résultent de processus historiques qui maintiennent des positions sociales inégalitaires en fonction de stéréotypes et de préjugés sexistes ou racistes, par exemple. Cette prise en compte des différentes sources d'inégalités par la pensée féministe se développe dans la perspective intersectionnelle, qui intègre à notre compréhension du monde les différentes oppressions qui interagissent. Cette analyse est utile pour comprendre que toutes les femmes ne sont pas victimes d'injustices sexistes de la même manière et que leur réalité est affectée différemment si elles sont autochtones, noires, trans, handicapées ou pauvres.

43 Lettre d'opinion complète publiée dans *Le Soleil* le 17 avril 2017 : <https://www.lesoleil.com/opinions/point-de-vue/le-meurtre-dune-femme-nest-pas-un-drame-familial-4da706780537b22df63d6adc7c226ba3>. Et, dans un même ordre d'idée, la publication sur Facebook de l'organisme SOS violence conjugale, le 24 octobre 2019, à la suite du double infanticide suivi du suicide d'un père : <https://www.facebook.com/sosviolenceconjugale/posts/1480559205401884>



D'ailleurs, les personnes de la communauté LGBTQ2S+ subissent notamment des violences spécifiques liées aux normes de genre⁴⁴. Est à risque de violence toute personne qui s'éloigne des normes selon lesquelles une personne devrait exprimer, avoir un sentiment d'appartenance envers le genre qui correspond à son sexe désigné et devrait être sexuellement attirée par une personne désignée de sexe opposé.

Nombreuses sont les féministes qui élargissent leur perspective sur la violence faite aux femmes pour y inclure toutes sortes d'injustices qui affectent négativement les femmes⁴⁵, par exemple les inégalités économiques mentionnées précédemment et la surreprésentation des femmes dans les populations les plus pauvres, qui peuvent être considérées comme des formes de violence⁴⁶. Ces inégalités, selon la perspective féministe, ne sont pas le fruit du hasard, mais plutôt le résultat des organisations sociale, économique et politique, qui elles-mêmes découlent de décisions humaines. Il serait trop fastidieux de présenter ici les nombreuses analyses féministes des causes de la violence et des inégalités systémiques envers les femmes; faisons un bref survol d'au moins une des explications sur la source de ces violences.

4.2. Objectivation des femmes

« Le cœur de l'inégalité des sexes : le regard masculin sur le corps des femmes »⁴⁷. L'énoncé est du sociologue et philosophe Raphaël Liogier, auteur de *Descente au cœur du mâle : de quoi #MeToo est-il le nom*, paru en 2018. En effet, un discours qui a traversé les siècles a réduit les femmes à n'être que ce que les hommes souhaitent qu'elles soient et à être au service des désirs, entre autres sexuels, des hommes. Elles ont été réduites à leur corps, notamment à sa capacité reproductive, et à ce qu'elles projettent comme image, étant pensées de l'extérieur à partir du point de vue des hommes. Si les femmes sont susceptibles de vivre de la violence en tant que femmes, c'est parce qu'elles sont moins estimées que les hommes et que ceux-ci croient avoir le droit de prendre pouvoir sur elles. L'objectivation des femmes, soit le fait de les considérer comme des objets au service des hommes, est un phénomène qui date d'il y a longtemps et qui s'observe encore aujourd'hui, comme en témoignent des études récentes en psychologie⁴⁸. Dans la perspective féministe, analyser la conception que se font les philosophes des femmes revient à éclairer les causes profondes de la violence envers les femmes.

44 Voir sur le site de Jeunesse, J'écoute le texte *LGBTQ2S+ : Qu'est-ce que ça veut dire?* : <https://jeunessejecoute.ca/information/lgbtq2s-ca-veut-dire>.

45 Voir la campagne « 12 jours d'action contre les violences envers les femmes », menée en 2017 par un comité formé de plusieurs organismes féministes <http://cdeacf.ca/12jours2017>.

46 L'Annuaire québécois des statistiques du travail, publié par l'Institut de la statistique du Québec, révèle qu'en 2018, l'écart de salaire était de 3 \$ l'heure en faveur des hommes. Ceux-ci gagnaient 26,90 \$ l'heure en moyenne, alors que les femmes gagnaient 23,90 \$. L'écart salarial entre les hommes et les femmes, qui s'était rétréci, a augmenté en 2018. En guise de comparaison, cet écart atteignait 2,67 \$ en 2017, 2,93 \$ en 2016 et 2,76 \$ en 2008.

47 Entretien avec Raphaël Liogier sur l'objectivation sexuelle des femmes à l'émission *Plus on est de fous, plus on lit*, sur les ondes de Radio-Canada : <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/plus-on-est-de-fous-plus-on-lit/segments/entrevue/73989/raphael-liogier-male-masculinisme-metoo-feminisme-sociologie>.

48 Voir le travail de la bédéiste Emma sur l'objectivation des femmes : <https://emmaclit.com/2016/09/28/le-regard-masculin/>



5. Conclusion

Il apparaît maintenant plus clairement que la division des humains en deux catégories, hommes et femmes, a des impacts majeurs sur notre conception de l'être humain, et aussi sur la vie réelle de chaque personne. Les personnes désignées comme hommes ont de tout temps et à toutes les époques eu des privilèges liés à ce statut. La perspective féministe met en évidence les biais que ce statut privilégié a conférés aux idées des grands philosophes de notre tradition. Des conceptions sexistes justifient des inégalités, qui elles-mêmes alimentent des idées sexistes, et la roue tourne. L'exemple de la violence faite aux femmes illustre d'ailleurs ce piège, alors qu'une conception des femmes comme devant être au service des désirs des hommes donne une légitimité à des hommes agresseurs, et que, du même coup, les violences subies par les femmes prouvent leur infériorité, selon certains. On a vu que ces inégalités sont inévitables dans les perspectives essentialistes, parce qu'elles sont déterminées par notre nature humaine sexuée, et dans l'approche naturaliste, parce qu'elles sont déterminées par la nature qui a façonné l'espèce humaine. La perspective féministe, entre autres développée par Simone de Beauvoir, présente plutôt ces inégalités comme le résultat de notre culture et de nos choix individuels et collectifs.

La perspective féministe repose donc sur de riches réflexions sur notre conception de l'être humain, alors que depuis toujours, les humains ont accordé une grande importance aux différences sexuelles. L'anthropologue Françoise Héritier écrit « Il m'apparaît que c'est l'observation de la différence des sexes qui est au fondement de toute pensée, aussi bien traditionnelle que scientifique »⁴⁹, alors que l'on retrouve l'opposition conceptuelle fondamentale entre l'identique et le différent dans tous les systèmes de représentation.

Les idées féministes peuvent alimenter nos réflexions philosophiques, notamment sur les débats concernant les différences qui relèvent de la culture ou de la nature, sur la tension entre l'affirmation de différences et l'aspiration à l'égalité, ou sur le sens de l'objectivité alors que chaque personne est située. La philosophie féministe est en pleine effervescence, qu'on pense notamment au développement d'une nouvelle éthique féministe, les éthiques du *care*, qui remettent en question l'illusoire indépendance des humains pour proposer plutôt une autonomie relationnelle⁵⁰. Ces idées bouleversent plusieurs idées de notre tradition philosophique, et cela est le propre de la démarche philosophique, soit le fait d'oser se remettre en question.

49 Héritier, F. (2002). *Masculin/féminin II: Dissoudre la hiérarchie*. Odile Jacob.

50 Pour en savoir davantage sur la conception de l'être humain proposé par les éthiques du *care* et de la vulnérabilité, voir la vidéo de l'entrevue avec Laurie Gagnon-Bouchard <https://atopos.ccdmd.qc.ca/modules/perspectives-feministes> du projet Atopos.

ANNEXE 1

Citations de philosophes célèbres à propos des femmes

Les extraits qui suivent visent à démontrer l'ampleur du préjudice envers les femmes chez les philosophes à travers l'histoire. Ces pensées, troublantes pour toute personne sensible aux inégalités entre les hommes et les femmes ont eu, et ont encore des effets réels. Les explications qui accompagnent chaque extrait offrent un complément d'information contextuelle et des pistes de réflexion qui faciliteront une compréhension critique et informée de ces conceptions.

Il y a un principe bon qui crée l'ordre, la lumière et l'homme. Il y a un principe mauvais qui crée le chaos, les ténèbres et la femme.

Citation que les répertoires populaires attribuent à Pythagore (vers 580 av. J.-C., Grèce)

Il est impossible de savoir si ces paroles sont bel et bien celles de Pythagore; cependant elles sont ici un prétexte pour aborder ce qui est mieux documenté comme réalité, à savoir la condamnation du genre féminin par les pythagoriciens :

Qu'ils se soient engagés dans la réorganisation de la cité ou qu'ils aient choisi la voie du renoncement, les disciples de Pythagore font preuve de la même défiance à l'égard du sexe féminin. Non seulement la femme est pour eux synonyme de plaisir, de volupté de mollesse (truphé), symbole de tout ce qui est à l'antipode de l'effort ascétique (pónos) et de leur volonté de purifier l'âme, mais les puissances de désordre qui l'habitent la rendent, à leurs yeux, largement responsable de la crise politique¹.

Et pour revenir à la citation attribuée à Pythagore, rappelons-nous que dans la pensée grecque antique, l'idée d'un passage du chaos vers l'ordre est fondamentale, comme en témoignent de nombreuses philosophies et de nombreux mythes. Plus de cent ans avant Platon, Pythagore croit lui aussi que le cosmos est ordonné. Il propose que tout ce que comprend l'univers se comporte selon des lois mathématiques : la connaissance de ces lois est la clé de la pensée philosophique. Il pose l'idée importante, reprise par Platon, que la pensée abstraite est supérieure aux illusions des sens. Par association, le principe masculin est associé à la pensée abstraite et à l'ordre, tandis que le féminin est associé à leur contraire, soit au corps et au chaos. Se profile alors une identité masculine qui se définit à travers ce qu'elle met à distance et qui se verra consolidée par une longue lignée de philosophes occidentaux.

1 Detienne, M. (1972). « La laitue de Pythagore ». Dans *Les Jardins d'Adonis : La mythologie des aromates en Grèce* (p. 227-241). Gallimard.



La populace et les femmes sont ignorantes, poussées par les mauvais instincts et difficiles à éduquer. Quand tu seras dans la maison de ton mari, tu devras être respectueuse, tu devras être attentive et circonspecte : ne t'oppose pas aux volontés de ton mari. Faire de l'obéissance et de la soumission sa règle de conduite est la loi de la femme mariée.

Confucius, *Les quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine/Confucius et Mencius* (vers 500 av. J.-C., Chine)

Confucius puise dans le passé et la tradition son inspiration pour créer une philosophie conservatrice. Sa philosophie s'inscrit dans le prolongement de l'infériorisation des femmes, qui sont traditionnellement méprisées en Chine. Il s'inspire des valeurs traditionnelles de loyauté, de piété filiale, de l'observation des rites et de la réciprocité pour affirmer que les femmes doivent obéissance aux hommes de leur famille (père, mari, fils). On exige d'elles un comportement modeste et inspiré des vertus de ces hommes. Durant des millénaires, la famille chinoise a été fondée sur cet ordre confucéen qui impose une autorité contraignante aux femmes.

Par suite, mon ami, il n'est aucun emploi concernant l'administration de la cité qui appartienne à la femme en tant que femme, ou à l'homme en tant qu'homme; au contraire, les aptitudes naturelles sont également réparties entre les deux sexes, et il est conforme à la nature que la femme, aussi bien que l'homme, participe à tous les emplois, encore qu'en tous elle soit plus faible que l'homme.

Platon, *La république*, Livre V, 455d (vers 429-347 av. J.-C., Grèce)

Dans l'œuvre de Platon, notamment dans le *Timée* et dans *La République*, le féminin est explicitement et à plusieurs reprises associé à l'ordre inférieur de la nature, par opposition à la raison. Les qualités associées au féminin sont décrites comme une série de lacunes, comme le contraire du *logos* et de ce à quoi les âmes devraient tendre. Platon associe le corps et ses appétits au féminin, et ceux-ci sont considérés comme étrangers, inférieurs et devant être contrôlés par un moi lié à un *logos* disciplinant et « maître ». Ainsi se lient les dualités féminin/masculin et raison/nature, puisque la nature recouvre le domaine du corps, des émotions et du féminin. La perspective du maître, qui s'identifie à l'ordre éternel de l'esprit, de la culture, de l'apprentissage et de la liberté, représenté par les Formes éternelles, méprise la sphère corporelle de la contrainte et s'en sépare radicalement; elle est associée à l'esclave, au féminin et à l'animal. Ce mépris de la nature et de la féminité se retrouvera également dans le christianisme et le rationalisme, où il exercera une influence considérable sur toute la philosophie occidentale².

2 Cette lecture de Platon, vue comme la mise en place d'une « pensée dualiste » qui marquera ensuite toute la philosophie occidentale, est celle de l'écoféministe Val Plumwood, telle que présentée dans *Feminism and the mastery of nature* (1993), Routledge.



Nous avons dit que l'administration de la famille repose sur trois sortes de pouvoirs : celui du maître, dont nous avons parlé plus haut, celui du père, et celui de l'époux. On commande à la femme et aux enfants comme à des êtres également libres, mais soumis toutefois à une autorité différente, républicaine pour la première, et royale pour les autres. L'homme, sauf les exceptions contre nature, est appelé à commander plutôt que la femme, de même que l'être le plus âgé et le plus accompli est appelé à commander à l'être plus jeune et incomplet. (*Politique*, Livre 1, Chapitre V, paragraphe 1)

En elle, la nature a fait deux parties distinctes : l'une pour commander, l'autre pour obéir; et leurs qualités sont bien diverses, l'une étant douée de raison, l'autre en étant privée. Cette relation s'étend évidemment au reste des êtres; et dans le plus grand nombre, la nature a établi le commandement et l'obéissance. Ainsi, l'homme libre commande à l'esclave tout autrement que l'époux à la femme, et le père, à l'enfant; et pourtant les éléments essentiels de l'âme existent dans tous ces êtres; mais ils y sont à des degrés bien divers. L'esclave est absolument privé de volonté; la femme en a une, mais en sous-ordre; l'enfant n'en a qu'une incomplète. Il en est nécessairement de même des vertus morales. On doit les supposer dans tous ces êtres, mais à des degrés différents, et seulement dans la proportion indispensable à la destination de chacun d'eux. L'être qui commande doit avoir la vertu morale dans toute sa perfection; sa tâche est absolument celle de l'architecte qui ordonne; et l'architecte ici, c'est la raison. Quant aux autres, ils ne doivent avoir de vertus que suivant les fonctions qu'ils ont à remplir. Reconnaissons donc que tous les individus dont nous venons de parler ont leur part de vertu morale, mais que la sagesse de l'homme n'est pas celle de la femme, que son courage, son équité, ne sont pas les mêmes, comme le pensait Socrate, et que la force de l'un est toute de commandement; celle de l'autre, toute de soumission (*Politique*, Livre 1, Chapitre V, paragraphes 5-8)

Aristote, *Politique* (vers 384-322 av. J.-C., Grèce)

Pour Aristote l'esclave est complètement dépourvu de la faculté de délibérer; la femme, elle, la possède, mais sans possibilité de décision. Ainsi, l'homme est par nature plus apte à commander que la femme, sauf exception contre nature. Sur le plan politique, cette distinction de nature entre hommes et femmes implique que si les hommes sont appelés, selon les régimes politiques, à gouverner ou à être gouvernés, ce n'est pas le cas pour les femmes. Un rapport de supériorité entre l'homme et la femme existe toujours : leur nature est ainsi faite. L'homme réalise sa nature d'être social doté de raison et d'une voix en s'exprimant et en discutant le juste et l'injuste au sein de la cité. Parce que les femmes ont une capacité délibérative « démunie d'autorité », et que cette incapacité n'est pas « circonstancielle », Aristote conçoit les femmes comme étant situées aux limites de la cité et de la sauvagerie. Comme l'apatride, elles sont une menace pour la vie harmonieuse de la cité.

Pour Aristote, tout être est un mélange de forme et de matière. Même s'il conçoit que tous les humains partagent la même forme, il pense la différence sexuelle comme un des attributs de l'espèce. Le sperme du mâle « contient le principe de la forme » et « celui de la femelle n'a que la matière ». Ainsi, le mâle est le principe et la cause de la génération, la femme n'est que réceptacle. Si le principe est fort, il engendre un



mâle, s'il est faible, une femelle. La naissance d'une femelle est conçue par Aristote comme une défectuosité, une monstruosité³. Aristote reprend donc dans sa philosophie une conception de « la femme » comme écart de la norme masculine, préjugé qu'il transmettra à ses héritiers.

Si je ne savais pas, Marcia, que tu es aussi étrangère à la faiblesse d'âme de ton sexe qu'aux autres imperfections humaines et que ton caractère a quelque chose d'antique qui le fait regarder comme un modèle, je n'oserais m'attaquer à ta douleur.

Sénèque, *Consolation à Marcia* (vers 1-65, Rome impériale)

La philosophie stoïcienne, dont Sénèque se réclame, fait de la vertu une qualité virile qui nécessite la virilité : *virtus* se rattache à *uir*, soit à l'homme. Lorsqu'on reconnaît qu'une femme a atteint la *virtus*, c'est qu'elle a su s'élever au-dessus de son sexe, qu'elle s'est plus ou moins virilisée. Sénèque reprend aussi de la philosophie stoïcienne la croyance que les femmes sont associées à la passion et à la douceur et, par ricochet, à une faiblesse de volonté ou un manque de discipline. La douceur serait la manifestation d'un excès ou d'un manque; la personne douce ressentirait certaines émotions trop fortement et serait incapable de supporter la douleur et des tâches désagréables⁴.

Sénèque caractérise la vertu comme étant active et visible, et appartenant de manière disproportionnée aux hommes qui font preuve de courage. C'est donc par l'endurance à la douleur que l'on met la vertu à l'épreuve, et Sénèque répète à plusieurs reprises qu'endurer la douleur « en homme » relève de la vertu, alors que le faire « en femme » revient à succomber aux plaintes et à la passion⁵.

La femme est un être défectueux et accidentel chez qui l'œuvre de la génération est un obstacle à la raison.

Thomas d'Aquin, *Somme théologique* (1225-1274, Italie)

L'œuvre de Thomas d'Aquin, considéré comme le « philosophe officiel de l'Église catholique », est une tentative de « christianisation » de la pensée d'Aristote. Il emprunte l'idée que l'homme et la femme s'opposent comme forme et matière, et y ajoute son analyse théologique. Dieu créa d'abord l'homme, et ensuite la femme à partir de lui. Son infériorité physique et intellectuelle se manifeste dès l'origine et s'accroît après le péché originel.

3 Analyses proposées dans Collin, F., Pisier, E. et Varikas, E. (2011). *Les Femmes de Platon à Derrida : Anthologie critique*. Dalloz.

4 Graver, M. (1998). « The manhandling of Maecenas: Senecan abstractions of masculinity ». *The American Journal of Philology*, 119(4), 607-632.

5 Courtil, J.-C. (2015). *Sapientia contemptor doloris : Le corps souffrant dans l'œuvre philosophique de Sénèque*. Latomus.

Alors que Thomas d'Aquin tente de réhabiliter l'importance de la raison humaine, le fait d'en priver les femmes a de grandes conséquences. « Par nature, la femme est soumise à l'homme; par nature, l'homme est plus largement pourvu du discernement de la raison⁶ ».

Je pense, au surplus, qu'il vaut mieux être impétueux que circonspect; car la fortune est femme : pour la tenir soumise, il faut la traiter avec rudesse; elle cède plutôt aux hommes qui usent de violence qu'à ceux qui agissent froidement : aussi est-elle toujours amie des jeunes gens, qui sont moins réservés, plus emportés, et qui commandent avec plus d'audace.

Machiavel, *Le Prince*, chapitre 25 (1469-1527, Italie)

La pensée de Machiavel émerge dans un contexte marqué par un humanisme qui situe l'homme au centre d'un monde qu'il peut modifier grâce à sa vertu, sa fermeté de caractère et sa raison. Il conçoit l'État moderne comme un pouvoir nécessaire pour unifier les multiples intérêts et désirs égoïstes et pour pacifier les conflits. Les hommes peuplent le paysage politique et les femmes, en arrière-plan, sont décrites comme sottes, peureuses, faibles, instables et dépendantes. Elles représentent ce à quoi les hommes et les États doivent à tout prix éviter de ressembler⁷.

Suivant son réalisme politique, Machiavel met en garde contre la menace que font peser les femmes sur la stabilité politique en tant qu'objets de plaisir et d'appropriation. L'État doit neutraliser les désordres et créer l'équilibre dans les rapports de forces et des désirs. Le danger des femmes à l'égard de cet équilibre découle du principe selon lequel les femmes appartiennent aux hommes et sont liées à leur « honneur ». Ainsi, pour un prince, il n'y a rien de pire que « la violation du droit de propriété et le peu de respect pour les femmes de ses sujets » (*Le Prince*).

Le statut problématique des femmes culmine dans le concept de fortune, qui perd sa connotation religieuse et sa connotation fataliste stoïcienne. En effet, la fortune représente l'imprévisible qui défie la prétention de l'homme qui souhaite maîtriser son destin. Machiavel fait un parallèle entre l'opposition fortune-vertu et l'opposition homme-femme. L'association entre fortune et femme est déjà bien établie, mais ce que Machiavel propose de nouveau est la métaphore de la conquête sexuelle de la fortune par la vertu masculine. Cette association entre action, autonomie, vertu civique, virilité et prouesse sexuelle s'impose alors durablement dans le champ politique. L'action politique n'est plus guidée par la seule raison, mais aussi par le désir de pouvoir, désir qui rend légitime le traitement rude réservé à la fortune et aux femmes. Le sujet agissant est associé au masculin et l'incertitude inquiétante, à la femme, objet de maîtrise et de violence. La domination est comprise comme étant inhérente à la politique moderne⁸.

6 Analyses proposées dans Collin, F., Pisier, E. et Varikas, E. (2011). *Les Femmes de Platon à Derrida : Anthologie critique*. Dalloz.

7 Pitkin, H. F. (1984). *Fortune is a woman : Gender and politics in the thought of Niccolò Machiavelli*. University of California Press.

8 Analyses proposées dans Collin, F., Pisier, E. et Varikas, E. (2011). *Les Femmes de Platon à Derrida : Anthologie critique*. Dalloz.



Ce droit est le droit de posséder un objet comme une chose et d'en user comme d'une personne. [...] Quant à l'objet, l'acquisition suivant cette loi [loi permissive naturelle] est de trois sortes : l'homme acquiert une femme, le couple acquiert des enfants et la famille, des domestiques. Tout cet acquis est en même temps inaliénable et le droit du possesseur de ces objets le plus personnel des droits (*Métaphysique des mœurs*, « Du droit personnel à la modalité réelle »).

Si j'ai un livre qui me tient lieu d'entendement, un directeur qui me tient lieu de conscience, un médecin qui juge de mon régime à ma place, etc., je n'ai pas besoin de me fatiguer moi-même. Je ne suis pas obligé de penser, pourvu que je puisse payer; d'autres se chargeront pour moi de cette besogne fastidieuse. Que la plupart des hommes (et parmi eux le sexe faible tout entier) finissent par considérer le pas qui conduit à la majorité, et qui est en soi pénible, également comme très dangereux, c'est ce à quoi ne manquent pas de s'employer ces tuteurs qui, par bonté, ont assumé la tâche de veiller sur eux (*Qu'est-ce que les Lumières?*)

Emmanuel Kant, *Métaphysique des mœurs et Qu'est-ce que les Lumières?* (1724-1804, Allemagne)

Kant croit à l'infériorité naturelle des femmes de par leur moindre force physique. Même s'il reconnaît d'autres qualités aux femmes, leur infériorité est considérée comme une évidence. Elles ont aussi une intelligence différente, qualifiée de « belle », alors que celle des hommes est plus profonde. Dans *Sur le sentiment du beau et du sublime*, Kant confine les femmes dans le beau et le souci de plaire.

Kant défend l'importance de l'autonomie réalisée en étant son « propre maître », mais il ne la reconnaît pas aux femmes. Dans la communauté politique, les femmes, n'étant pas autonomes, sont des « citoyennes passives » privées du droit de vote. Comme il le précise dans *Sur le lieu commun*, elles sont exclues non pas conditionnellement, mais absolument, par nature. On y lit que l'unique qualité requise pour être un citoyen consiste à être *son propre maître*, en plus de la qualité naturelle de ne pas être un enfant ou une femme.

Dans *Qu'est-ce que les Lumières?*, l'infériorité des femmes, considérées comme incapables de se servir de leur entendement sans être dirigées par un autre, est plutôt présentée comme une conséquence historique et politique. Leur affranchissement est freiné par leur manque de courage et par l'habileté de leurs maîtres à maintenir cette tutelle⁹.

Le seul aspect de la femme révèle qu'elle n'est destinée ni aux grands travaux de l'intelligence, ni aux grands travaux matériels [...]. Ce qui rend les femmes particulièrement aptes à soigner, à élever notre première enfance, c'est qu'elles restent elles-mêmes puériles, futiles et bornées; elles demeurent toute leur vie de grands enfants, une sorte d'intermédiaire entre l'enfant et l'homme [...]. Ce qui distingue l'homme de l'animal c'est la raison; confiné dans le présent, il se reporte vers le passé et songe à l'avenir : de là sa prudence, ses soucis, ses appréhensions fréquentes. La raison débile de la femme ne participe ni à

9 Analyses proposées dans Collin, F., Pisier, E. et Varikas, E. (2011). *Les Femmes de Platon à Derrida : Anthologie critique*. Dalloz.

ces avantages, ni à ces inconvénients; elle est affligée d'une myopie intellectuelle qui lui permet, par une sorte d'intuition, de voir d'une façon pénétrante les choses prochaines; mais son horizon est borné, ce qui est lointain lui échappe.

Arthur Schopenhauer, *Essai sur les femmes* (1788-1860, Allemagne)

Dans son *Essai sur les femmes*, l'un des pamphlets les plus misogynes de l'histoire de la philosophie occidentale, Schopenhauer défend l'infériorité des femmes et légitime leur soumission. Le « sexe faible » est second à tous les égards. Les femmes sont créées uniquement pour la propagation de l'espèce et leur place est à la maison. Il est justifié que chaque femme soit dirigée par un homme, comme le prescrit la nature, en raison de leur infériorité et de leur rôle limité. Ces idées sexistes s'inscrivent dans une longue tradition, mais elles s'additionnent ici d'une puissante haine envers les femmes qui est difficilement explicable, notamment parce que les spécialistes de ce philosophe sont pour la plupart muets sur cet aspect de sa pensée.

L'homme, en bien faisant, ne dépend que de lui-même, et peut braver le jugement public; mais la femme en bien faisant, n'a fait que la moitié de sa tâche, et ce que l'on pense d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle est en effet. Il suit de là que le système de son éducation doit être à cet égard contraire à celui de la nôtre : l'opinion est le tombeau de la vertu parmi les hommes, et son trône parmi les femmes. De la bonne constitution des mères dépend d'abord celle des enfants; du soin des femmes dépend la première éducation des hommes; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs passions, leurs goûts, leurs plaisirs, leur bonheur même. Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce : voilà les devoirs des femmes dans tous les temps, et ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but, et tous les préceptes qu'on leur donnera ne serviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Jean-Jacques Rousseau, *Émile, ou de l'éducation*. Tome II, Volume 5 (1712-1778, France)

L'homme est naturellement libre et bon : c'est un concours de circonstances qui le rend civilisé et du même coup, méchant. Confrontés aux dures réalités de la corruption, de la compétition et des inégalités, les hommes doivent s'organiser pour assurer leur sécurité et leurs propriétés. La version du contrat social de Locke et Hobbes, laquelle implique de renoncer à une partie de sa liberté au profit d'un pouvoir centralisé, n'est pas cautionnée par Rousseau, qui considère qu'il en résulte plus d'inégalités et plus de pouvoir aux forts qu'aux faibles. Il préfère une forme d'association où « chacun s'unissant à tous n'obéit pourtant qu'à lui-même ». Peu importe le régime politique, l'important est que la volonté générale soit souveraine, qu'elle prévale sur les volontés particulières de ceux qui, par ce choix, s'arrachent à la nature et deviennent citoyens. L'homme reste libre puisqu'il obéit à une loi qui est l'expression de la volonté générale, donc il n'obéit qu'à lui-même. Mais pourquoi ce raisonnement exclut-il les femmes qui, elles, doivent obéir aux hommes?



Pilier de la pensée de Rousseau, la distinction entre le public, domaine des hommes libres, et le privé, associées aux femmes, marque la conception politique depuis des siècles. La communauté politique est le domaine de la mise en commun et de l'unicité et le privé, celui des intérêts individuels et du particularisme. Selon Rousseau, les femmes, associées aux passions incontrôlables, notamment le désir sexuel, menacent l'unité de l'espace public. Il est ainsi le premier à élaborer dans les moindres détails la vision de la séparation sexuée privé-public la plus achevée, pour garantir que la vie sociale soit fondée sur la raison.

Il recourt à des arguments dignes des tyrans qu'il dénonce pour prouver la vocation des femmes à vie domestique, qui relèverait à la fois du naturel et d'un impératif politique. La dimension affective de l'homme se réalise dans la famille, lieu où l'homme peut exprimer régulièrement ses passions, ce qui permet de renforcer le sentiment d'appartenance collectif essentiel au politique.

Rousseau impose des moyens éducatifs qui consistent à renforcer les inclinations soi-disant naturelles des filles et des garçons, ainsi que des moyens institutionnels et matériels pour assurer la soumission des femmes et leur dépendance. La sexualité des femmes doit être contrôlée par les hommes, et celles-ci ont le devoir de leur plaire. Le statut qu'il assigne aux femmes est donc en contradiction avec sa lutte contre les inégalités et en affaiblit sérieusement la portée.

La femme est notre propriété, nous ne sommes pas la sienne; car elle nous donne des enfants, et l'homme ne lui en donne pas. Elle est donc sa propriété comme l'arbre à fruit est celle du jardinier.

Napoléon Bonaparte. *Texte à l'origine du Code civil français*. (1769-1821, France)

En 1804, le premier Code civil français proclame sous une loi unique l'égalité entre tous les citoyens, victoire de la Révolution française. Mais il consacre aussi l'oubli des femmes, puisque les principes d'égalité et de liberté ne s'appliquent qu'aux hommes. Son expansion presque partout en Occident en fait un phénomène politique et historique d'une rare ampleur.

Le Code civil affirme la domination du père ou du mari dans la famille. Le mariage devient un contrat civil au sein duquel les femmes perdent tout droit juridique en vertu de l'article 1124 du Code, qui exclut « les mineurs, les interdits et les femmes mariées », de conclure le moindre « contrat ou obligation conventionnelle ». Les femmes ne peuvent pas travailler sans l'autorisation de leur mari et ne peuvent gérer leurs finances ou signer des contrats. Elles n'ont aucun droit de transmission sur leurs enfants, ce qui consolide le système patriarcal entre les générations.

La politologue Carole Pateman développe le concept du « contrat sexuel ». Elle montre comment à la suite de la décapitation du roi le Code permet à l'élite masculine de se partager le pouvoir politique et de soumettre les femmes. La vie publique devient le domaine des hommes libres et égaux en droit et la sphère privée, le royaume où l'homme dirige en roi absolu. Sa femme et ses enfants deviennent ses sujets. En effet, « *le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari* ». Cet échange — obéissance contre



protection – rappelle le système féodal, où le seigneur assurait la protection de ses sujets en échange d'impôt et leur soumission¹⁰.

Au Québec, le Code civil du Bas-Canada entre en vigueur en 1866 et établit que les femmes doivent obéissance à leur mari, ces derniers veillant à l'administration de tous les biens personnels de leur femme. Ce n'est qu'en 1964 que les femmes gagnent une plus grande égalité juridique avec l'adoption de la *Loi sur la capacité juridique de la femme mariée* et l'abolition du devoir d'obéissance.

Pour tous les genres de force, non seulement de corps, mais aussi d'esprit et de caractère, l'homme surpasse évidemment la femme, suivant la loi ordinaire du règne animal. Or, la vie pratique est nécessairement dominée par la force, et non pas l'affection, en tant qu'elle exige sans cesse une pénible activité. S'il ne fallait qu'aimer, comme dans une utopie chrétienne sur une vie future affranchie de toute nécessité matérielle, la femme régnerait. Mais il faut surtout agir et penser, pour lutter contre les rigueurs de notre vraie destinée; dès lors, l'homme doit commander, malgré sa moindre moralité.

Auguste Comte, *Système de politique positive* (1798-1857, France)

Auguste Comte défend une conception scientifique de la politique fondée sur une vision progressiste des modèles politiques. Paradoxalement, ce champion du progressisme refuse aux femmes toute possibilité de progrès étant donné leur nature. L'intelligence des femmes est limitée à cause de leur « différence biologique »; elles sont inférieures aux hommes dans tous les domaines de la vie, en science, en philosophie et même dans la vie pratique. Il s'oppose à la menace à l'ordre social qu'est le divorce et défend une division hiérarchique du travail, qu'il considère comme scientifique. Les femmes doivent être enfermées dans le « sanctuaire domestique » de la famille, dans lequel les rôles sont complémentaires, mais hiérarchiques¹¹.

Ils l'ont conçue aussi grande que l'homme et ils l'ont rendue leur égale alors même qu'ils conservaient le droit nécessaire de lui commander.

Alexis de Tocqueville. *De la démocratie en Amérique* (1805-1859, France)

Dans son œuvre célèbre *De la démocratie en Amérique* (1835), Alexis de Tocqueville propose une réflexion sociologique sur la démocratie américaine naissante et sur ses institutions. Dans les sociétés antérieures, les femmes étaient contraintes d'abandonner leur liberté et leur pouvoir politique au profit des hommes et pères de famille. Tocqueville observe en 1830 qu'en Amérique, les femmes se restreignent maintenant volontairement à la sphère privée – choix contraint, cependant, par l'opinion publique, Tocqueville le reconnaît. Les femmes jouent un nouveau rôle, alors que la démocratie libère les prétentions de tous les hommes à penser par soi-même et ainsi menacer l'ordre politique, elles peuvent dans la famille modérer les opinions et

10 Pateman, C. (2010 [1988]). *Le contrat sexuel*. La Découverte.

11 Analyses proposées dans Collin, F., Pisier, E. et Varikas, E. (2011). *Les Femmes de Platon à Derrida : Anthologie critique*. Dalloz.



les volontés. La division sexuelle du travail, conçue encore comme un « grand principe d'économie politique » fondé sur l'inégalité sociale et politique « naturelle » des femmes, est donc maintenue en démocratie.

J'ai démontré, par d'illustres exemples, que la femme qui s'éloigne de son sexe, non seulement perd les grâces que la nature lui a données, sans acquérir les nôtres, mais retombe à l'état de femelle, bavarde, impudique, paresseuse, sale, perfide, agent de débauche, empoisonneuse publique, une Locuste, une peste pour sa famille et la société. [...] Le nivellement des sexes aboutit à la dissolution générale.

Pierre Joseph Proudhon, *La pornocratie ou Les femmes dans les temps modernes* (1809-1865, France)

Pierre Joseph Proudhon, grand défenseur de la liberté contre toutes formes de domination, est une référence pour les théoriciens anarchistes. Même si elle est souvent passée sous silence, sa haine envers les femmes atteint des niveaux difficilement explicables, surtout à une époque où d'autres penseurs critiquent leur infériorisation (Fourier, Déjacque, Mill) et des femmes s'organisent pour revendiquer plus de justice. Proudhon trouve honteux qu'on accorde de l'importance aux débats sur l'égalité des sexes, qui n'est que source de divisions et de trahisons. Il justifie la domination des femmes en fondant leur infériorisation dans la science et la nature et affirme qu'elles n'ont d'autres choix, d'après sa célèbre alternative, que d'être ménagère ou prostituée. Dans un délire misogyne, il s'acharne à démontrer leur infériorité physique, intellectuelle et morale. La femme est inférieure par sa « non-masculinité ». Considérant l'immense influence que les idées de Proudhon ont eue sur le mouvement ouvrier et la gauche en général, il est légitime de se demander quel est l'héritage, encore aujourd'hui, de ces croyances dans la conception des rôles politiques et économiques des femmes de ces milieux.

Chez la femme tout est une énigme, mais il y a un mot à cette énigme : ce mot est grossesse. L'homme est pour la femme un moyen, le but est toujours l'enfant. Mais qu'est la femme pour l'homme? L'homme véritable veut deux choses : le danger et le jeu. C'est pourquoi il veut la femme, le plus dangereux jouet. L'homme doit être élevé pour la guerre et la femme pour le délassement du guerrier; tout le reste est folie.

Friedrich Nietzsche. *Ainsi parlait Zarathoustra* (1844-1900, Allemagne)

La pensée de Nietzsche est difficile à synthétiser, notamment parce que certains énoncés semblent contradictoires. Sur la question de la différence des sexes, une certaine ambiguïté se dégage de ses propos, où se mêlent l'estime, le mépris, l'envie et la crainte. Il est conscient que les hommes parlent des femmes de leur point de vue; il estime cette partialité incontournable. Il reconnaît une spécificité au féminin, tout en concevant qu'une dimension de la différence des sexes, étant liée au contexte culturel, peut changer. Il remarque cependant que les hommes n'ont pas intérêt à ce que soit abolie leur domination sur les femmes¹².

12 Analyses proposées dans Collin, F., Pisier, E. et Varikas, E. (2011). *Les Femmes de Platon à Derrida : Anthologie critique*. Dalloz.



Elle [la jeune fille] remarque aussitôt la différence et aussi — il faut le reconnaître — ce qu'elle signifie. Elle se sent gravement lésée, déclare souvent qu'elle voudrait « aussi avoir quelque chose comme ça » et succombe à l'envie du pénis qui laisse des traces indélébiles dans son développement et la formation de son caractère et qui, même dans le cas le plus favorable, n'est pas surmontée sans une lourde dépense psychique.

Il n'est pas toujours facile de distinguer ce qui est à mettre sur le compte de l'influence de la fonction sexuelle d'une part, du dressage social, de l'autre. Nous attribuons donc à la féminité un degré élevé de narcissisme, qui influence encore son choix d'objet, si bien qu'être aimée est pour la femme un besoin plus fort que d'aimer. L'effet de l'envie du pénis est encore impliqué dans la vanité corporelle de la femme, dans la mesure où elle doit estimer d'autant plus haut ses attraits en tant que dédommagement de son infériorité sexuelle initiale.

Après trente ans passés à étudier la psychologie féminine, je n'ai toujours pas trouvé de réponse à la grande question : Que veulent-elles au juste?

Sigmund Freud. « La féminité » dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse* (1856-1939, Autriche)

Freud ébranle les prétentions de la philosophie occidentale moderne, fondée sur l'idée cartésienne du « je pense, donc je suis », à un sujet conscient et connaissant. Freud y oppose un sujet travaillé par un inconscient dont la compréhension exige l'approche qu'il fonde, soit la psychanalyse. Sa doctrine se fonde sur le mythe du « meurtre du père » par le fils dans le but de s'approprier les femmes qu'il se réservait. Hommes et femmes se définissent par rapport à la figure paternelle détentrice du phallus, symbole d'un pénis en érection. Un autre mythe grec, qui met en scène le personnage d'Œdipe dans une tragédie de Sophocle qui traite d'inceste et de parricide, devient central dans la théorie de Freud. Freud transforme ce mythe en un modèle universel du fonctionnement psychique, selon lequel tout être humain aurait le désir amoureux envers le parent du sexe opposé (inceste) et le souhait d'éliminer le parent du même sexe (parricide ou matricide) par rivalité. Le destin des filles est encore plus compliqué que celui des garçons, notamment puisqu'elles doivent se résigner à assumer leur manque du pénis¹³. Elles doivent passer par différentes phases avant de réaliser que leur seule fonction est d'avoir des enfants et de tenir foyer; telle est leur nature.

Les théories de Freud, qui ont exercé une grande influence dans la plupart des pays occidentaux, ont joué un rôle dévastateur dans la vie de milliers de femmes. De nombreuses féministes ont dénoncé ces idées phallogocentrees qui émanent de la culture patriarcale et qui la justifient. L'Étatsunienne Kate Millet dénonce ce qu'elle analyse comme une erreur de Freud, à savoir d'avoir déduit du mal-être des femmes qu'il traitait non pas des causes sociales et historiques qui impliquaient une infériorisation des femmes, mais une cause psychologique naturelle, un prétendu manque du pénis. Les idées de Freud, défendues par ces nombreu.x.ses

13 Analyses proposées dans Collin, F., Pisier, E. et Varikas, E. (2011). *Les Femmes de Platon à Derrida : Anthologie critique*. Dalloz.



disciples, ont aussi eu un impact négatif sur les luttes féministes, déjà importantes à l'époque de Freud. En effet, les femmes qui osent remettre en question leur infériorisation sociale se voient accusées d'avoir un désordre psychologique lié à leur envie du pénis¹⁴.

Malgré que Freud ait fait l'objet de très nombreuses critiques concernant le caractère non scientifique de sa méthode et de ses conclusions, son influence reste étonnamment importante, même en philosophie.

14 Millet, K. (1975 [1970]). *La politique du mâle*. Stock.



ANNEXE 2

Inégalités sexistes

Plusieurs exemples d'inégalités sexistes ont été documentés par différentes sciences. En voici une liste non exhaustive.

Les inégalités économiques

- Inégalité de revenu
- Inégalité dans l'accès à la propriété et aux ressources
- Inégalité du temps de travail de soin (travail invisible) et division sexuelle du travail

Les inégalités politiques

- Sous-représentation des femmes dans les postes de pouvoir en politique et dans les entreprises
- Traitement différencié selon le sexe des personnalités politiques

Les inégalités quant à la sécurité physique et au droit de disposer de son corps

- Culture du viol, violence conjugale, injustice intime (accès à l'épanouissement et à la jouissance sexuelle)
- Marchandisation des femmes (p. ex., le mariage forcé) et traite des femmes (p. ex. prostitution forcée)
- Viol des femmes comme arme de guerre
- Infanticide contre les bébés filles (p. ex., en Inde et en Chine)
- Mutilations sexuelles (p. ex., l'excision)

Les inégalités dans les représentations sociales et culturelles

- Objectivation des femmes (p. ex., réduire les femmes à leur apparence physique, pression des normes sociales de « beauté »)
- Hypersexualisation des femmes et des jeunes filles
- Culture qui valorise le masculin (p. ex., sport, films)
- Éducation centrée sur des figures masculines (p. ex., penseurs, personnages politiques)
- Normes sexistes en éducation, en psychologie, dans les choix de carrière
- Langue sexiste (p. ex., règle de grammaire selon laquelle le masculin domine)
- Prostitution et pornographie au service des désirs des hommes



ANNEXE 3

Concepts concernant le sexe

Lexique de la Coalition des familles LGBT https://www.familleslgbt.org/documents/pdf/CFH_MELS_Module_Lexique_FRA.pdf

Lexique sur la diversité sexuelle et de genre du Gouvernement du Canada <https://www.btb.termiumplus.gc.ca/publications/diversite-diversity-fra.html>

Nous entendons par « **sexe** » la dimension biologique du corps à partir de laquelle nous différencions le groupe des hommes et le groupe des femmes, même si la biologie comporte elle aussi une part de culture.

Dans les systèmes de santé occidentaux, on assigne un sexe à l'enfant qui naît à partir de critères observables, généralement les organes génitaux. D'autres critères sont aussi utilisés par la médecine pour distinguer les sexes, comme les profils anatomique, chromosomique, hormonal ou gonadique. Cependant, il arrive que ces niveaux ne concordent pas chez un même individu, par exemple une personne qui a des gonades femelles et des chromosomes XY. On appelle les personnes qui naissent avec une ambiguïté sexuelle, c'est-à-dire avec des organes génitaux qui ne sont pas identifiables selon les critères habituels (mâle ou femelle) et dont les différents niveaux de sexe ne concordent pas, des **personnes intersexuées**. Les causes du développement sexuel non dimorphique sont multiples et représentent environ 1,7 % des naissances.

Le **genre** fait référence à la dimension exclusivement sociale de la distinction entre les hommes et les femmes. Il réfère aux rôles et aux attentes culturellement associées à un sexe. On peut faire découler du concept de genre deux autres notions. D'une part, l'**identité de genre** désigne le sentiment d'appartenance d'une personne à l'un de deux sexes, ou à aucun des deux dans le cas des personnes non binaires. Les **personnes non binaires** peuvent redéfinir le genre ou simplement refuser de se définir selon un genre. D'autre part, la notion d'**expression de genre** correspond à la manière dont une personne s'affiche en adoptant des comportements et une apparence culturellement associés à un sexe plutôt qu'à un autre, ou à aucun des deux sexes.

Finalement, nous parlerons d'**orientation sexuelle** pour décrire les préférences sexuelles d'un individu. Il existerait différents niveaux de préférences sexuelles, comme l'explique par exemple le psychologue Alfred Kinsey, père de la fameuse « échelle de Kinsey ».

On nomme **cisgenre** une personne dont le **sexe biologique** correspond à l'**identité de genre**. On nommera **transgenre** une personne dont l'**identité de genre** ne correspond pas au **sexe biologique**.





BIBLIOGRAPHIE COMMENTÉE

Sophie Savard-Laroche

Je vous propose cette bibliographie pour vous suggérer quelques lectures et ressources audio et vidéos accessibles aux étudiant.e.s du collégial afin d'approfondir des thèmes abordés dans le texte d'introduction à la conception féministe de l'être humain.

Études de genre, études queer

Bock-Côté, M. (2017). *Le nouveau régime : essais sur les enjeux démocratiques actuels*. Boréal.

Mathieu Bock-Côté consacre un chapitre de son livre *Le nouveau régime* à une critique de ce qu'il appelle la théorie du genre. Il y défend à la fois un point de vue naturaliste (les hommes et les femmes seraient naturellement fondamentalement différents) et une justification des normes sociales (selon un point de vue conservateur). Il cite abondamment les arguments de la philosophe française Bérénice Levet¹, elle aussi une référence intéressante, bien que Bock-Côté a l'avantage d'offrir une critique québécoise.

de Lauretis, T. (2007). *Théorie queer et cultures populaires. De Foucault à Cronenberg* La Dispute.

Teresa de Lauretis publie en version originale, en 1987, le recueil *Technologies of Gender. Essays on Theory, Film, and Fiction*, dont le premier chapitre est traduit sous le titre « Technologie du genre ». Ce texte peut être lu par les étudiant.e.s, mais avec accompagnement, qui pourrait notamment comprendre une introduction aux concepts de Foucault et d'Althusser qui sont mobilisés par Lauretis. Il est intéressant pour expliquer aux étudiant.e.s comment chaque personne est en dialogue avec l'archétype genré associé à son sexe et négocie ainsi la reproduction/subversion de la norme. Elle compare le genre à une idéologie, avec laquelle il partage la caractéristique de s'effacer au point où on oublie qu'il existe comme système de normes.

Elle développe le concept de technologie du genre en s'inspirant de Foucault. Ainsi, le genre est conçu en tant que représentation et autoreprésentation, le produit des technologies sociales, comme le cinéma,

1 Levet, B. (2014). *La théorie du genre ou le monde rêvé des anges : l'identité sexuée comme malédiction*. Grasset. L'auteur présentait son essai *Libérons-nous du féminisme* sur les ondes de Radio-Canada, le 2 janvier 2009 : <https://ici.radio-canada.ca/premiere/emissions/medium-large/segments/entrevue/100554/berenice-levelt-feminisme-islamisme->



les institutions, les pratiques du quotidien. De Foucault, elle reprend l'idée que la sexualité n'est pas une propriété des corps, mais « un ensemble d'effets produits dans les corps, les comportements et les relations sociales ». En résumé, voici les quatre propositions de l'autrice :

1. Le genre est une représentation, même s'il a des implications bien réelles.
2. La représentation du genre EST sa construction (construction = acte de construire, mais aussi = résultat de l'acte).
3. La construction du genre se poursuit encore aujourd'hui (elle mentionne surtout les communautés intellectuelles et même les études féministes).
4. La construction du genre est aussi affectée par sa déconstruction, étant affectée par tout discours qui vise à l'écartier en tant que déformation idéologique.

Épistémologie féministe

Dorlin, E. (2008). *Sexe, genre et sexualités : introduction à la théorie féministe*. PUF.

Texte d'une vingtaine de pages relativement accessible aux étudiant.e.s, avec un peu d'accompagnement. Dorlin part du slogan emblématique « le personnel est politique » pour introduire les savoirs féministes. Elle traite ensuite de l'épistémologie féministe du *standpoint theory*, ou « du point de vue », et aborde les enjeux épistémologiques soulevés par les éthiques du *care*. Puis, elle termine en abordant l'objectivité en science, avec des autrices incontournables telles que Luce Irigaray, Evelyn Fox Keller, Emily Martin, Sandra Harding, Maria Puig de la Bellacasa et Donna Haraway. En voici un extrait (page 17) :

Les sujets de connaissance, en grande majorité masculins, ont une représentation biaisée, partielle, du réel. Ils ignorent, disqualifient ou délaissent totalement des pans entiers du réel, qui touchent au travail de reproduction. Cette absence de production d'outils critiques est donc pensée à partir des conditions matérielles d'existence spécifiques des sujets connaissant. Dans les premiers travaux d'épistémologie féministe, la division sexuelle du travail, l'assignation des hommes au travail de production et des femmes au travail de reproduction, rend compte du privilège épistémique accordé à des représentations, à une vision du monde, déterminées par les seules conditions matérielles d'existence des hommes. Or, comme l'écrit Maria Puig de la Bellacasa : « Les conditions de vie sont des conditions de vue ».

Shiva, V. (1998). *Écoféminisme*. L'Harmattan.

Texte difficile, mais pas impossible à faire lire aux étudiant.e.s. Shiva y aborde des enjeux épistémologiques liés au réductionnisme qui caractérise la science moderne, qu'elle lie au productivisme du capitaliste. Elle aborde les similitudes entre les techniques de reproduction humaines et agricoles, pour montrer comment la technoscience modifie les frontières entre la valeur et la non-valeur. Ce texte offre aussi l'avantage d'être un bon exemple d'une perspective écoféministe, que, par manque d'espace, nous n'avons malheureusement pas pu développer dans le texte introductif.



Sexe culture/nature, personnes intersexuées

Bocelli, S. (2015, 1er avril). Être intersexué, qu'est-ce que ça veut dire?. *Madmoizelle*. <https://www.madmoizelle.com/etre-intersexue-temoignage-338761>

Dans cet article de Madmoizelle est présentée la vidéo de BuzzFeed qui comprend le témoignage de quatre personnes intersexuées. Vidéo très intéressante pouvant être présentée en classe, même si elle est en anglais; les participants.e.s s'expriment clairement.

Dorlin, E. (2006). Pour une épistémologie historique du sexe. *ARABEN*, 3, p.8-19. <http://asso.orfeo.free.fr/sociologie/araben-elsa-dorlin.pdf>

Texte accessible pour les étudiant.e.s, qui porte sur la fabrique médicale de corps sexué. Dorlin y explique clairement, avec l'aide de dessins, les processus naturels et culturels de sexualisation de corps. Elle aborde le traitement médical des personnes intersexuées et les enjeux épistémologiques et éthiques qu'il soulève, thème qui intéresse les étudiant.e.s en général. Ce texte pourrait plaire à celles et ceux qui aiment les sciences de la nature. Sous le même thème, voir aussi un autre texte de Dorlin : « Sexe, genre et intersexualité : la crise comme régime théorique », paru en mai 2005 dans *Raisons politiques* (n° 18, p. 117-137).

Inégalités sexistes

Bissonnette, S. (réalisatrice). (2007). *Sexy inc. Nos enfants sous influence*. ONF. <https://www.youtube.com/watch?v=6kW8huwiLt0>

Documentaire explorant l'hypersexualisation de notre environnement ainsi que ses effets nocifs sur les jeunes. La réalisatrice Sophie Bissonnette y dénonce la culture malsaine dans laquelle baignent les enfants et les adolescents. Proposant plusieurs pistes d'action afin de lutter contre l'hypersexualisation et l'érotisation de l'enfance, le film nous invite à nous mobiliser pour mettre un terme à ce phénomène inquiétant. Produit en 2007, le film date un peu, mais il suscite d'intéressantes discussions en classe (les étudiant.e.s en général trouvent que la situation est pire aujourd'hui).

Couturier, E.-L. (2014, 1^{er} août). L'économie féministe pour toutes et tous. *Iris*. <https://iris-recherche.qc.ca/blogue/leconomie-feministe-pour-toutes-et-tous>

Courte vidéo pouvant être diffusée en classe comme brève introduction à l'économie féministe.



Data Gueule. (2017, 6 mars). *Inégalité des sexes : « Liberté, Égalité, Adelphité »* [vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=eAQAN2assMw&feature=youtu.be>

Un excellent résumé, en quelques minutes seulement, sur les inégalités de sexe, avec une dimension historique.

Emma. (2017, 9 mai). *Fallait demander*. Emma : Politique, trucs pour réfléchir et intermédiaires ludiques. <https://emmaclit.com/2017/05/09/repartition-des-taches-hommes-femmes/>

La fameuse bande dessinée de l'autrice Emma, qui a fait connaître au grand public le concept de la charge mentale tel que théorisé par Monique Haicault en 1984. Emma poursuit sa réflexion sur la charge mentale dans une autre bande dessinée, *Les conséquences* : <https://emmaclit.com/2018/11/15/les-consequences/>

Federici, S. (2019). *Le capitalisme patriarcal*. La fabrique.

Dans cet ouvrage, Federici explique comment l'économie capitaliste repose sur le travail invisible des femmes. Pour ce faire, elle démontre comment ce système s'est construit en écartant les femmes du monde du travail rémunéré. Ce texte pourrait servir de base à une critique féministe des écrits de Marx.

Heuzé, C., Pouget, E., Epée, P., Bonnamy, P. et Collin, C. (réalisateur.ice.s). (2013). *Excision : quand la chirurgie permet de se reconstruire*. Pulsations. https://www.allodocteurs.fr/actualite-sante-excision-quand-la-chirurgie-permet-de-se-reconstruire_10410.html

Reportage sur la mutilation et la reconstruction de clitoris (possibilité de visionner en classe les premières minutes). Témoignage intéressant d'une femme qui explique comment son corps, dans ce qu'il a de plus intime, est lié à son identité, sa perception d'elle-même et son rapport avec les autres. Peut susciter des discussions intéressantes dans le cadre du deuxième cours de philo.

Leclercq, A. (réalisateur). (2017). *Si les femmes sont plus petites que les hommes, ce n'est pas de la faute de la nature*. POSITIVR. <https://positivr.fr/pourquoi-femmes-plus-petites-hommes/>

Excellente vidéo qui illustre bien comment les connaissances changent lorsque des femmes investissent des lieux de savoir. Dans le domaine de l'anthropologie, on y apprend que si les hommes sont plus grands en moyenne que les femmes, la différence n'est pas naturelle, mais culturelle. En effet, historiquement, les hommes se seraient octroyés en priorité les protéines disponibles (malheureusement cette tendance est toujours en vigueur dans certaines régions du monde). Cette courte vidéo suscite de riches réflexions et discussions en classe.



Muntaner, D. (réalisateur). (2013). *Le pays qui n'aimait pas les femmes* [documentaire]. ARTE. <https://www.facebook.com/watch/?v=179436946264609>

Courte vidéo sur la misogynie en Inde pouvant être visionnée en classe. Concernant les infanticides de bébés filles en Inde, voir aussi le documentaire *La malédiction de naître fille*. <https://www.dailymotion.com/video/x16rnth>.

En France comme au Québec, la vidéo est pertinente pour un visionnement en classe. Réjane Senac y explique sa proposition d'utiliser le concept d'« adelphité » (signifiant « de la même mère ») pour remplacer la notion de fraternité (lien entre frères). Elle préfère adelphité à sororité (lien entre sœurs), pour ainsi dépasser la bicatégorisation historique.

Robert, C. (2017). *Toutes les femmes sont d'abord ménagères. Somme toute.*

Un récit des luttes au Québec pour la reconnaissance du travail invisible. Encore une fois, il pourrait s'agir d'un ajout important à un cours sur le marxisme.

Vidal, C. (2012). *Cerveau, sexe, préjugés*. Dans L. Cossette (dir.). *Cerveau hormones et sexe, des différences en question* (p. 11-28). Remue-ménage.

Petit texte très efficace basé sur les connaissances récentes de la neuroscience qui déboulonnent de nombreux mythes sur les différences entre les cerveaux des hommes et des femmes. Voir aussi la conférence Ted de Vidal, *Le cerveau a-t-il un sexe* (12 minutes) : <https://www.youtube.com/watch?v=OgM4um9Vvb8>.

Culture du viol et objectivation des femmes

Aurélien. (2017, 13 février). *7 raisons pour lesquelles tant d'hommes ne comprennent pas le consentement sexuel. Vous n'êtes pas ici*. <https://abompard.wordpress.com/2017/02/13/7-raisons-pour-lesquelles-tant-dhommes-ne-comprennent-pas-le-consentement-sexuel/>

Aurélien propose une traduction française d'un article de David Wong, publié sur cracked.com (<https://www.cracked.com/blog/how-men-are-trained-to-think-sexual-assault-no-big-deal/>). Il y détaille des mécanismes qui incitent les hommes à ne pas prendre en compte le consentement sexuel des femmes (la culture du viol). Il est clair et bien illustré par des exemples de culture populaire très connus.

Emma. (2016, 28 septembre). *Le regard masculin. Emma : Politique, trucs pour réfléchir et intermèdes ludiques*. <https://emmaclit.com/2016/09/28/le-regard-masculin/>

Une petite bande dessinée très efficace pour aborder l'objectivation des femmes. Les étudiant.e.s aiment discuter des enjeux soulevés par l'objectivation et l'hypersexualisation des femmes.



Et tout l'monde s'en fout. (2017, 1^{er} novembre). La culture du viol [vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=pPH2GEB7-X0>

Courte vidéo pouvant être diffusée en classe pour faire réfléchir les étudiant.e.s sur la culture du viol. Ce youtubeur a produit plusieurs autres vidéos pertinentes sur différents enjeux féministes, à découvrir.

Koval, P., Holland, E. et Stratemeyer, M. (2020, 8 janvier). L'objectification sexuelle des femmes les conduit à s'objectifier elles-mêmes et nuit à leur bien-être émotionnel. *TRADFEM : Collective de traduction de textes féministes radicaux*. <https://tradfem.wordpress.com/2020/01/08/lobjection-sexuelle-des-femmes-les-conduit-a-sobjectifier-elles-memes-et-nuit-a-leur-bien-etre-émotionnel>

Article qui fait état d'une étude récente qui montre que lorsque les femmes sont exposées à des événements sexuellement objectifiants dans leur vie quotidienne : elles deviennent plus préoccupées par leur apparence physique, ce qui nuit à leur bien-être. L'article comporte de nombreux liens intéressants.

Stéréotypes genrés et sexisme

120+ exemples du privilège masculin dans la vie de tous les jours. *Dialogues avec mon père : débats fictifs sur le féminisme*. https://dialoguesavecmonpere.wordpress.com/exemples-du-privilege-masculin/?fbclid=IwAR2tZ0IzfKmKF_hSJ4dorEbP50aj7yVuxXsJN4u5TSN34K6taZF4b5BmL5Y

Ce texte est la traduction partielle d'un article de Maisha Z. Johnson, paru en anglais dans le magazine *Everyday Feminism* (https://everydayfeminism.com/2016/02/160-examples-of-male-privilege/?utm_content=bufferbd083&utm_medium=social&utm_source=facebook.com&utm_campaign=buffer). On y explique d'abord ce qu'est un privilège et en quoi la « masculinité traditionnelle » est encore récompensée par de nombreux privilèges. Pour l'illustrer, l'auteur propose une liste de 120+ de ces privilèges. Cette lecture permet de répondre à une question souvent posée aux femmes : en quoi sommes-nous encore affectées par le sexisme ?

Dupuis-Déri, F. (2018). *La crise de la masculinité, autopsie d'un mythe tenace*. Remue-ménage.

Dupuis-Déri consacre le dernier chapitre de son livre sur la crise de la masculinité aux thèmes les plus récurrents concernant cette prétendue crise : la séduction, l'école contre les garçons, le suicide des hommes, le père sacrifié et la violence faite aux hommes. Chaque thème est abordé en évoquant les croyances (voire les mythes) et une rectification avec des faits. Ce texte peut être utilisé en classe pour animer un atelier où chaque sous-groupe peut travailler sur un thème.

Krief, B. (2018, 21 novembre). « On ne naît pas mise, on le devient » : comment les femmes renoncent à leur liberté. *Bibliobs*. <https://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20181121.OBS5776/>



[on-ne-naît-pas-soumise-on-le-devient-comment-les-femmes-renoncent-a-leur-liberte.html?fbclid=IwAR3m-hFuRtZCvso1mzhoV7CSwWE86bBhcdmch27-8pfQiqGI6wtMdoP7IEQ](https://www.lecinemaestpolitique.fr/le-grand-costaud-et-la-petite-chose-representations-des-corps-masculins-et-feminins-dans-le-cinema-danimation-contemporain/)

Entretien avec Manon Garcia, philosophe française, qui publie en 2018 un essai sur la soumission consentante des femmes, *On ne naît pas soumise, on le devient*. Elle analyse, à partir de la philosophie de Simone de Beauvoir, comment les femmes consentent à renoncer à leur liberté. Son livre est très accessible, mais d'intérêt surtout pour celles et ceux qui ont déjà entamé une réflexion sur des enjeux féministes, ce qui est rarement le cas des étudiant.e.s du niveau collégial. Bien qu'il soit possible de choisir un extrait de son essai (en complément si, par exemple, vous voyez déjà de Beauvoir, ou La Boétie, sur la servitude volontaire), cet entretien réalisé par le Nouvel Observateur présente bien l'essentiel des idées de Garcia.

Liogier, R. (2018, 29 mai). Dans *Plus on est de fous, plus on lit!* [entrevue radiophonique]. Radio-Canada première. <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/plus-on-est-de-fous-plus-on-lit/segments/entrevue/73989/raphael-liogier-male-masculinisme-metoo-feminisme-sociologie->

Sociologue français, Raphaël Liogier publie en 2018 l'essai : *Descente au cœur du mâle, de quoi #metoo est-il le nom?* Selon lui, le cœur de l'inégalité des sexes tient au regard masculin sur le corps des femmes, un regard qui tend à les objectiver. Résumé de l'éditeur : « Le mouvement #MeToo, loin d'être une chasse aux mâles, pose une seule question, décisive entre toutes : qu'est-ce qu'une femme dans les yeux des hommes du 21^e siècle? Tenter d'y répondre nous plonge au cœur d'une des plus profondes contradictions de la modernité ». Dans ce bref entretien, Liogier explique sa thèse.

Mourgere, I. (2018, 30 mai). « *Tu seras un homme mon fils* » : une campagne pour éduquer les garçons contre le sexisme. TV5 Monde. <https://information.tv5monde.com/terriennes/tu-seras-un-homme-mon-fils-une-campagne-pour-eduquer-les-garcons-contre-le-sexisme-240420>

Cet article aborde la campagne de la Fondation des femmes, en France, contre la violence et le harcèlement faits aux femmes. Deux vidéos y sont présentées, qui peuvent être visionnées en classe. Une première, très courte (45 secondes), qui est une publicité pour sensibiliser les hommes à la masculinité toxique. La deuxième est un court-métrage réalisé par les élèves d'une classe de 6^e du collège Mendès France, à Marcoussis, et aborde habilement le sexisme de manière générale.

Rigouste, P. (2019, 11 juin). Le grand costaud et la petite chose : représentations des corps masculins et féminins dans le cinéma d'animation contemporain. *Le cinéma est politique*. <http://www.lecinemaestpolitique.fr/le-grand-costaud-et-la-petite-chose-representations-des-corps-masculins-et-feminins-dans-le-cinema-danimation-contemporain/>

Article sur les normes de genre et la reproduction de la domination masculine dans les films d'animation contemporains. Très bien documenté et illustré de nombreux exemples.



Rothstein, C. (réalisatrice) (2020). *Be a lady they said* [vidéo]. Girls. Girls. Girls. <https://girlsgirls-girlsmag.com/>

Vidéo choc sur les différentes injonctions sociales imposées aux femmes. La vidéo est en anglais, mais il y a la possibilité de mettre des sous-titres en français.

Thirunavukarasu, A. et Carrénard, A. (réalisatrices) (2018). *Comment vis-tu ta masculinité toxique?* [documentaire]. Refus Global Now.

Vidéo de six minutes qui peut être visionnée en classe; elle suscite toujours des discussions intéressantes. Quatre jeunes hommes de Montréal y témoignent de leur perception de la masculinité et de l'impact des normes de genre sur leur vie. « C'est constamment ça, c'est une guerre de qui va être le plus dominant pis qui va avoir le dessus sur les autres... ».

Identité de genre, orientation sexuelle

Bennani, Y. (2018, 16 février). *LGBTQQIP2SAA* [vidéo]. AJ+Français, <https://www.facebook.com/ajplusfrancais/videos/552666615100992>

Le sigle LGBT est devenu LGBTQIP2SAA. Que veulent dire ces lettres? Cette courte vidéo se présente bien en classe pour clarifier les appellations liées à cette communauté. Par contre, il serait utile d'abord de prendre le temps de bien distinguer les identités de genre et les orientations sexuelles, parce qu'une certaine confusion demeure parfois dans l'esprit des étudiant.e.s.

Le Mée, A. (2016, 4 août). *La binarité, c'est pas mon genre* [vidéo]. Conférences TED. <https://youtu.be/8aM0mWvEdvo?t=72>

Témoignage d'un jeune adulte non binaire. Antonin Le Mée explique comment la société occidentale est structurée par des cases binaires liées au sexe et au genre. Que ce soit dans les comportements attendus ou les systèmes administratifs, partout on classe en deux catégories étanches : homme/femme. Pourtant, la réalité des personnes est bien plus riche que cette binarité. Il existe une diversité incroyable de corps, d'identités et de comportements.

Féminismes

Conradi, A. (2017). *Les angles morts : perspectives sur le Québec actuel*. Remue-ménage.

On trouve ici une série de chapitres portant sur différents enjeux sociaux québécois analysés à partir d'une grille d'analyse féministe. On peut donc utiliser cet ouvrage pour démontrer que la réflexion féministe est encore bien pertinente au Québec.



L'histoire nous le dira. (2020, 8 mars). *Féminisme au Québec, des origines à nos jours* [vidéo]. YouTube. https://youtu.be/g5_KSX9U2hU

Vidéo très intéressante sur l'histoire du féminisme au Québec.

Ngozi Adichie, C. (2015). *Nous sommes tous féministes*. Gallimard.

Il s'agit d'une retranscription de la conférence TED de la romancière et essayiste Chimamanda Ngozi Adichie. Dans un récit autobiographique, celle-ci nous explique sa réticence initiale à se nommer elle-même féministe en raison des préjugés associés à ce terme. Avec humour, elle démontre l'importance de ce mouvement de pensée, autant pour les femmes que pour les hommes. https://www.ted.com/talks/chimamanda_ngozi_adichie_we_should_all_be_feminists#t-7813

Surprenant, M-È. (2015). *Manuel de résistance féministe*. Remue-ménage.

L'autrice vulgarise les principales notions théoriques, historiques et politiques du féminisme et démystifie le masculinisme. Ce petit traité militant très accessible peut servir d'introduction au féminisme.

Intersectionnalité

Collins, P. H. (2016). *La pensée féministe noire : Savoir, conscience et politique de l'empowerment*. Remue-ménage.

Davis, A. (2007). *Femme, race et classe*. Éditions des Femmes.

Hooks, B. (2015). *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminisme*. Éditions Cambourakis.

Dans ces trois ouvrages les autrices mettent en évidence le fait que l'on ne peut penser la question de l'émancipation des femmes sans porter une attention particulière aux autres oppressions subies en raison de la classe sociale ou de la racisation. En faisant l'histoire du mouvement féministe américain, elles expliquent comment les femmes noires durent parfois lutter au sein même des mouvements féministes pour faire reconnaître la légitimité de leurs luttes.

Vergès, F. (2019). *Un féminisme décolonial. La fabrique*.

Un essai important qui invite à réfléchir à la place qu'occupent les revendications des femmes racisées au sein du mouvement féministe. Une attention particulière est portée au travail invisible des femmes racisées.



Thèmes féministes non abordés, mais à découvrir

Casselot, M.-A., Cartographie de l'écoféminisme (p. 19-34). Dans *Faire partie du monde : réflexions écoféministes*. Remue-ménage.

Texte introductif à l'écoféminisme, perspective qui montre les similitudes entre l'exploitation des femmes et l'exploitation de la nature. Sa dimension philosophique rend cette approche pertinente dans le cadre du cours sur l'être humain, notamment en la mettant en contradiction avec l'approche libérale de l'être humain et en relation avec des approches plus holistiques, notamment autochtones.

Molinier, P., Laugier, S. et Paperman, P. *Qu'est-ce que le care ? : Souci des autres, sensibilité, responsabilité*. Petite bibliothèque Payot.

Texte introductif aux éthiques du *care*, qui aborde l'origine de cette éthique féministe moderne (Gilligan et le fameux dilemme du médicament), et montre comment cette nouvelle perspective modifie non seulement notre tradition morale, mais aussi nos conceptions de l'être humain. En effet, la conception d'un être humain libre, autonome et indépendant est remise en question pour plutôt montrer son caractère fondamentalement vulnérable, relationnel et interdépendant.

Philosophie féministe : Bibliographie et liens

Liste d'autrices en philosophie produite par Fillosophie, regroupement d'étudiantes en philosophie qui font la promotion de la participation des femmes – trans inclusif : <https://fillosophie.com/liste-dautrices/>

Document collectif sur la philosophie féministe qui répertorie les liens vers des contenus audio et vidéo en ligne : https://docs.google.com/spreadsheets/d/1fhSnwHHtfV82prHcpzO0y_W22mRHCQfCPEskJoNX8nI/edit?usp=sharing

